

Le vertige libéral

En pleine tourmente économique, plusieurs essais retracent l'histoire du libéralisme et tentent d'imaginer un modèle alternatif

Pages 6 et 7



ILLUSTRATIONS : RITA MERCEDES

Julian Barnes à cache-cache avec la mort

Ce livre vous retient dès la première phrase. « *Je ne crois pas en Dieu, mais il me manque* », lance d'emblée Julian Barnes. Et c'est parti pour un festival d'humour et d'intelligence, autour d'un sujet qui le tourmente depuis l'enfance : la mort. Imaginez un peu, vous dit-il, « *la fureur de l'athée ressuscité* » qui, après son trépas, se retrouverait dans une autre vie...

Mais l'écrivain britannique, entré dans la soixantaine, ne plaisante qu'à moitié. La mort, il y pense « *au moins une fois chaque jour* » sans compter « *les attaques nocturnes intermittentes* ». Nous n'avons affaire ni à un obsédé ni à un esprit particulièrement macabre. « *Ma peur de la mort, dit-il, est modérée, raisonnable, réaliste.* » Assez présente cependant pour qu'il en fasse un livre. Il n'est agité ni d'une œuvre de fiction ni d'un essai. Disons une autobiographie déguisée, consacrée à sa famille génétique (père, mère, frère, grands-parents) et à sa famille intellectuelle.

Passionné de littérature française, Barnes est le seul étranger à avoir été couronné successivement par le Médicis (pour *Le Perroquet de Flaubert* en 1986) et par le Femina (pour *Love, etc.* en 1992).

La conscience aiguë qu'il a de la mort serait-elle liée à son métier d'écrivain ? Il se le demande. Ecrire sur cette calamité n'a guère modifié ses craintes. Est-ce « *une réaction viscérale à une peur rationnelle ou une réponse rationnelle à une peur viscérale* » ? A vrai dire, il s'en fiche, et nous aussi.

Ce livre est nourri de conversations avec son frère aîné, Jonathan, professeur de philosophie, qui... diffère de lui comme un frère. Dès le départ, tout les opposait : l'un, disait-on, avait été nourri au biberon, l'autre au sein ; Jonathan collectionnait les timbres de l'Empire britannique, et Julian « *le reste du monde* ».

Rien à craindre (Nothing to Be Frightened of) de Julian Barnes

Traduit de l'anglais par Jean-Pierre Aoustin
Mercure de France, 302 p., 23 €.

Plus tard, leur mère avait souligné leurs différences d'une formule lapidaire. La complexité des écrits philosophiques de Jonathan la rebutait autant que la crudité des romans de Julian. « *Un de mes fils, disait-elle, publie des livres que je peux lire mais ne peux pas comprendre, et l'autre écrit des livres que*

je peux comprendre mais ne peux pas lire. »

Un jour, Julian Barnes a découvert avec étonnement qu'il avait été nourri, lui aussi, au biberon. Et, peu à peu, en conversant avec son frère, il s'est rendu compte que leurs souvenirs ne coïncidaient pas. La mémoire est trompeuse, ce n'est pas un bon guide. « *Nous parlons de nos souvenirs, mais devrions parler davantage de nos oublis, même si c'est plus difficile – ou logiquement impossible.* »

« **Une vérité imaginative** »

Les deux frères ont donc conservé des images différentes de la mort de leurs proches : la longue sénilité de la grand-mère, l'humiliante réclusion du père, les chimères à demi conscientes de la mère... L'écrivain est moins troublé que le philosophe par ces souvenirs tronqués, colorés, voyant en eux « *une vérité imaginative* ». Après tout, qu'est-ce qu'un roman, sinon de beaux mensonges renfermant des vérités précises ? « *La fiction utilise des mensonges pour dire la vérité et la vérité pour dire des mensonges.* »

Sur son autre famille, Julian Barnes a autant d'histoires à raconter. Le spécialiste de Flaubert fait dans ce livre une pla-

ce de choix à Jules Renard, dont il ne se lasse pas de lire l'admirable *Journal*. L'auteur de *Poils de carotte* avait vu sa mère tomber dans un puits, son père se suicider à domicile et son frère mourir au bureau à cause d'un chauffage à vapeur mal réglé. Il racontait tout cela avec des détails saisissants, une précision de dentellière.

Dans son propre journal, Julian Barnes a retrouvé cette remarque, datant d'une vingtaine d'années : « *Les gens disent à propos de la mort : il n'y a rien à craindre. Ils le disent vite, sans insister. Maintenant, redisons-le, lentement, de cette façon : il y a RIEN à craindre.* »

La ligne de partage, constate-t-il, passe moins entre les croyants et les incroyants qu'entre ceux qui craignent la mort et ceux qui ne la craignent pas. Peur de la mort ou peur de mourir ? L'une n'exclut pas l'autre. Toujours est-il que cette geuse ne vous fait jamais faux bond : « *Même si Dieu est mort, la Mort, elle, est bien vivante.* » Avec le Tout-Puissant encore, on pouvait parler. La mort, elle, « *refuse tout simplement de venir à la table de négociations.* »

Julian Barnes essaie de retenir la leçon de Montaigne : à défaut de vaincre la mort, on peut la combattre en l'ayant constamment « *en la*

teste ». Mais il sait que Goethe lui-même, Goethe le sage, qui prétendait l'ignorer, avait été pris d'une frayeur et d'une agitation extrêmes en la voyant approcher. Réussir sa mort est loin d'être acquis, constate le fils de Flaubert et de

Renard. Tout le monde n'affronte pas la camarde avec la sérénité du Père Bouhours, grammairien, qui avait conclu sa vie en murmurant : « *Je m'en vas ou je m'en vais ; l'un et l'autre se dit ou se disent.* » ■

Robert Solé

À la librairie La Procure
3 rue de Mézières - 75006 Paris

LES GRANDES SOIRÉES DE LA PROCURE

Autour de Calvin avec Réforme

Soirée gratuite, inscription obligatoire :
01 45 48 20 25 ou laprocure@laprocure.com

Le 4 mars de 20h à 21h30

LES JEUDIS DE LA PROCURE

Mgr de Berranger
Chroniques d'un évêque de banlieue

18h à 19h
Parole & Silence

Par amour de l'invisible - Ad Solem

Le 5 mars

laprocure.com

Le siècle de la NRF

Espace central du monde des lettres au XX^e siècle, « La Nouvelle Revue française » fête ses 100 ans

Répétition générale chez Gallimard : avant le centième anniversaire, qui aura lieu en 2011, la maison d'édition célèbre *La Nouvelle Revue française*, créée en 1909. Outre colloques et expositions, une série d'ouvrages paraissent parmi lesquels celui d'Alban Cerisier, l'archiviste maison et responsable du développement numérique, qui revient avec force détails sur l'histoire de l'une des plus prestigieuses revues littéraires du XX^e siècle.

« Ici, la littérature a tous les droits. Rien ne lui est opposable. Ni la religion, ni la politique, ni les mœurs, ni la morale, ni la tradition, ni la mode. La parole des écrivains y est impunie parce qu'insoumise et irresponsable. (...) Sans prévention d'école ni de parti. » Ainsi Alban Cerisier résume-t-il en préambule cet « esprit NRF » auquel furent attachés tous les directeurs : de Jacques Copeau à Jean Paulhan, de Jacques Rivière à Georges Lambrichs, Jacques Réda, Bertrand Visage, Michel Braudeau.

Pour autant, cette foi en une littérature « dégagée » et autonome n'a jamais prémuni *La NRF* contre les querelles du temps. Et ce dès sa fondation, marquée par le « faux départ » de 1908 qui provoque la scission entre Eugène Montfort et le groupe emmené par André Gide, où se trouvaient aussi Jean Schlumberger, André Ruyters, Jacques Copeau, Marcel Drouin et Henri Ghéon. Ces derniers sont peu ou prou quadragénaires, progressistes, protestants pour la plupart et issus de la haute ou de la moyenne bourgeoisie.

Sitôt la rupture consommée, ils lancent le 2 février 1909 le premier numéro de *La Nouvelle revue française* à la légendaire couleur sable, avec filets rouges et noirs. Au sommaire, on trouve Francis Carco, Francis Jammes, Paul Claudel, Charles-Louis Philippe, Jules Romains, Jean Giraudoux. Quant à la ligne éditoriale, elle est établie par Jean Schlumberger selon des principes clairs : purification des

groupe doit à ce secrétaire étourdi une fâcheuse dispute avec Saint-John Perse (qui coûte sa place à Lanux), ils lui sont redevables de l'arrivée d'un jeune homme fortuné : Gaston Gallimard.

Embauché en 1911 pour s'occuper du comptoir d'édition (créé pour arrimer des auteurs tels que Saint-John Perse, Larbaud ou Claudel, dont *L'Otage* sera l'un des premiers textes édités par la maison), Gaston Gallimard va très vite devenir incontournable pour le groupe des six, peu versé dans la gestion et les stratégies commerciales. Il fera des Editions de La NRF (future maison Gallimard) le socle sur lequel appuyer son pouvoir, au point de transformer dans les années 1930 la revue en « anti-chambre » de la maison.

Un an après cette arrivée, une autre recrue de choix fait son entrée à *La NRF*. Il s'agit de Jacques Rivière. Simple secrétaire, il devient le plus fidèle soutien de Jacques Copeau, fondateur en 1913 du Théâtre du Vieux Colombier (la « filiale dramatique de La NRF » selon Thibaudet). Outre un article marquant sur « Le Roman d'aventures » en 1913, on doit à Rivière d'avoir « rattrapé » Proust qui avait été refusé par Gide et Schlumberger pour *Du côté de chez Swann*, finalement paru chez Grasset. A cette époque, la revue compte comme collaborateurs Claudel, Suarès, Verhaeren, Larbaud, grand introducteur de littérature anglo-saxonne, mais aussi Thibaudet ou Alain-Fournier.

Après la première guerre mondiale – époque à laquelle la revue cesse de paraître – débute vérita-



J'aime encore *La NRF*.

Je nourris un reste de ten-

dresse pour cette chère vieille

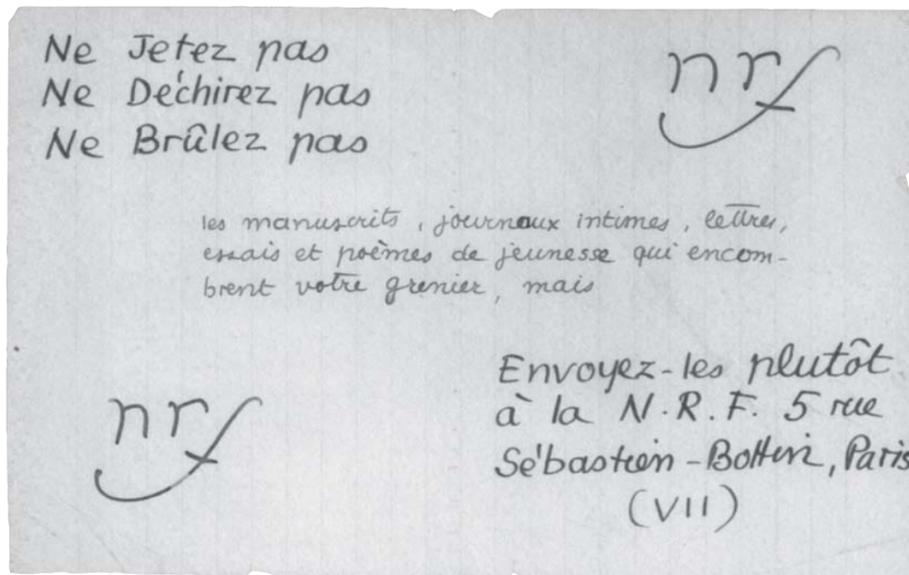
dame tondue, dont les cheveux

ont mis huit ans à repousser

François Mauriac (1953)



mœurs littéraires, bon usage de la langue, autonomie de l'art et renouvellement du roman – ce dernier point illustré par la prépublication de *La Porte étroite*, de Gide. La direction est assurée par un « triumvirat de façade » formé par Ruyters, Copeau et Schlumberger, grand pourvoyeur de fonds avec Gide, lequel gouverne en sous-main. A leurs côtés, Pierre de Lanux assure le secrétariat. Si le



Projet de prospectus, manuscrit autographe de Jean Paulhan (archives éditions Gallimard). DR

blement l'« ère » Rivière, à la suite d'un « coup d'Etat » de Gaston Gallimard, qui le préfère à Gide. Sous l'impulsion de Rivière et de son secrétaire, Jean Paulhan, *La NRF* trouve un nouveau souffle. Si la ligne du « juste milieu » entre anciens et modernes demeure, Jacques Rivière se montre cependant fileux devant les avant-gardes – contrairement à Paulhan, proche des surréalistes, Breton et Aragon en tête.

En 1925, à la mort de Rivière, Paulhan prend tout naturellement la tête de la revue. Malgré ses relations délébiles avec Gaston Gallimard, *La NRF* entre pleinement dans son âge d'or.

Rassembleur s'il en est, Paulhan, fin lecteur – peu de grandes plumes lui échapperont – sait avec brio concilier les contraires, offrir une plus large place aux « inclassés » tels Artaud ou Ponge, mais aussi ouvrir la revue aux « documents ». Signe des temps, l'arrivée en 1927 de Julien Benda, auteur de *La Trahison des clercs*, marque un tournant « politique ». Même si *La NRF* tente d'échapper aux « ismes » de toute sorte et de demeurer au-dessus de la mêlée, au moins jusqu'aux accords de

Munich, en 1938. Car, en 1940, l'heure des choix sonne pour Paulhan et surtout pour Gaston Gallimard, qui va « sacrifier » la revue aux Allemands afin de sauver sa maison. Ces derniers nomment alors Pierre Drieu La Rochelle à la tête de *La NRF*. Alban Cerisier revient sur cette période sombre et analyse finement les rapports complexes entretenus par le trio Drieu, Gallimard, Paulhan.

Une histoire de « La NRF » d'Alban Cerisier

Gallimard, 612 p., 25 €.

A l'heure de l'épuration, Gaston Gallimard, aidé de Paulhan, parviendra à maintenir la maison d'édition, au prix d'une nouvelle mise à mort de la revue, qui sera interdite de parution en 1944.

Il faudra attendre dix ans pour voir renaître de ses cendres *La NRF* et ce dans un contexte de politisation extrême. Le 1^{er} janvier 1953, sous les tirs de barrage d'un Mauriac très hostile (il est alors critique à la revue de droite *La Table ronde*), *La NRF* revient en force avec l'un de ses plus gros tirages : 35 000 exemplaires. Un succès

éphémère, puisque ces chiffres s'effritent quelques mois plus tard.

Malheureusement, Alban Cerisier, si prolifique pour évoquer l'âge d'or, expédie un peu vite cette période, qui est aussi celle de la première émission littéraire télévisée, où surgit un nouvel espace de consécration. De même, il passe trop rapidement sur l'écueil rencontré par *La NRF* lors des années 1960-1970, face à l'émergence des sciences humaines et du structuralisme. Contrairement à la revue phare du moment, *Tel Quel*, *La NRF* refusa d'accompagner ces mouvements.

De même, s'il s'attarde un peu sur l'ouverture au Nouveau Roman entreprise par Lambrichs (directeur de 1977 à 1987), il ne dit rien ou presque de *La NRF* de Jacques Réda (1987-1995) ni de celle de Michel Braudeau, actuel directeur de la revue. Il n'évoque pas non plus les bouleversements du paysage éditorial et l'arrivée d'Internet, qui change considérablement la donne. Là peut-être se situe la limite de cette histoire « officielle » de l'âge d'or de *La NRF*, dont le dernier chapitre reste à écrire, hors les murs. ■

Christine Rousseau

L'avenir incertain des revues littéraires

Qui lit aujourd'hui *La NRF* ? La plus célèbre des revues littéraires françaises se trouve dans une situation paradoxale : son prestige, historiquement immense, est inversement proportionnel à sa diffusion restreinte. Tirée à 5 000 exemplaires quatre fois par an, elle compte environ 1 200 abonnés contre près de 12 000 dans les années 1930 et 25 000 à son apogée, après sa renaissance, en 1953, sous la direction de Jean Paulhan. A l'époque, Maurice Blanchot y écrivait tous les mois. Parmi ces abonnés, la grande majorité est composée d'institutions, les particuliers ne formant qu'un quart de l'ensemble.

En dépit de sa forte notoriété, *La NRF* ne diffuse ni plus ni moins

que ses héritières ou ses rivales : *La Revue littéraire*, *Poésie*, *Europe*, *Critique*, *L'Atelier du roman*, *Pylône*, *Décapage*, *Inculte*... autant de titres qui vivent dans une économie très fragile. Pour ces revues, la mission de découverte littéraire passe avant la rentabilité économique. Sans le soutien de maisons d'édition ou de mécènes privés, beaucoup d'entre elles n'arriveraient d'ailleurs pas à survivre. « Le lien d'évidence entre le monde de la revue et celui du livre s'est distendu, notamment dans le domaine de la littérature », estimait Sophie Barluet en 2006, dans le dernier rapport officiel consacré aux revues françaises. Trois ans après, le constat demeure inchangé.

Les revues littéraires font actuellement face à un problème de dif-

fusion, leur tirage confidentiel ne leur permettant pas d'être en kiosque. Hors les abonnements, leur salut repose sur les grandes librairies. A cela s'ajoute le fait qu'elles ne constituent plus, depuis longtemps déjà, un point de passage obligé pour les jeunes auteurs, dont les premiers romans sont publiés d'emblée par les éditeurs.

« Dans le monde entier »

Pour couronner le tout, l'économie des revues littéraires a été radicalement bouleversée par la montée en puissance d'Internet. Depuis quinze ans, les blogs littéraires et les revues sur la Toile sont venus occuper l'espace critique qui était précédemment celui des revues littéraires sur papier.

Reste que dans ce paysage en

pleine recomposition, *La NRF* occupe toujours une place à part. Son principal atout demeure d'être très connue à l'étranger, dans les universités américaines, les Alliances françaises ou les grandes bibliothèques internationales. L'écrivain péruvien Mario Vargas Llosa explique, dans le numéro anniversaire de la revue, que « *La NRF a eu un impact énorme dans le monde entier* » (n° 588, février 2009). A ses yeux, elle représentait « la culture officielle de la France » et, encore aujourd'hui, elle joue « un rôle différent certes mais essentiel : celui de passeur ».

A la tête de *La NRF* depuis 1999, le romancier et journaliste Michel Braudeau a joué ce rôle de passeur, en privilégiant la littérature étrangère. Dans chaque numéro, il a choisi de mettre à l'honneur un grand auteur avec des textes inédits. Aujourd'hui, selon lui, « *la NRF se définit volontiers par son balancement des contraires et son refus des chapelles littéraires*. Elle n'a pas l'esprit religieux. En revanche, elle se veut curieuse de tout, ouverte sur la modernité ».

Désormais centenaire, *La NRF* peut se targuer d'une longévité rare pour une revue, mais son futur paraît incertain sous cette forme. A plusieurs reprises déjà, sa suspension a été annoncée. « *C'est un serpent de mer* », affirme Michel Braudeau. La question reste pourtant posée. Dans deux ans, l'actuel directeur partira à la retraite. Cette échéance pourrait être l'occasion d'une grande transformation. Gallimard a déjà intégralement numérisé les archives de *La NRF*, qui seront bientôt accessibles. Dans une logique parallèle, l'avenir de la revue passe-t-il par un basculement complet sur le Net ? ■

Alain Beuve-Méry

Repères

Agenda

Du 13 février au 12 avril. A la Fondation Martin-Bodmer (Genève) se tient l'exposition « Cent ans de littérature à *La Nouvelle Revue française* ». Elle sera reprise au printemps au Centre national du livre, à Paris.

19-21, route du Guignard, Cologny. www.fondationbodmer.org

Du 16 au 21 mars. A Tourtour (Var), la Fondation des Treuilles organise un colloque sur « La place de *La NRF* dans la littérature française et européenne de 1908 à 1943 ».

Route de Draguignan, chemin des Treuilles. Tél. : 04-94-50-57-63.

Du 18 juin au 31 août. A la médiathèque de Bourges, une exposition sur « Jacques Rivière, l'homme de barre », ainsi qu'un colloque sur « Jacques Rivière et *La NRF* ».

Bibliographie

En toutes lettres. Cent ans de littérature à *La Nouvelle Revue française* (Gallimard, 110 p., 32 €). Catalogue de l'exposition de la Fondation Martin-Bodmer, avec un avant-propos de Michel Braudeau et Jacques Réda.

L'Œil de *La NRF*. Cent livres pour un siècle (Gallimard, « Folio », 352 p., 7 €). Dans cette anthologie ont été réunies les critiques d'écrivains tels que Ramon Fernandez sur Joseph Conrad, André Malraux sur Alexandre Virolle, Raymond Queneau sur Henry Miller, Michel Butor sur Maurice Blanchot ou Pietro Citati sur Milan Kundera.

« **Le Siècle de *La NRF*** » (numéro spécial de *La NRF*, février, 19,50 €) composé d'une première partie avec des textes historiques de Rivière, Gide ou encore Thibau-

det et d'une seconde, passionnante pour son dialogue entre les aînés et la nouvelle génération d'écrivains : tels Yannick Haenel sur Lautréamont, Mathieu Larnaudie sur la littérature inculte, Arno Bertina et Michel Butor, Cécile Guilbert et Morand...

***La NRF*, numéros de novembre 1908 et de février 1909** (2 volumes, 15 €).

Tables et index de *La NRF*, 1908-1943, de Claude Martin (Gallimard, « Les Cahiers de *La NRF* »).

Trois correspondances sont à paraître courant 2009 : *Gaston Gallimard et Jean Paulhan*, de Laurence Brisset (Gallimard, « Les Cahiers de *La NRF* »), *Gaston Gallimard et André Gide* (Gallimard) ; *André Gide et Marcel Drouin* (Gallimard).

Enfin, signalons : *La NRF* entre guerre et paix, de Yaël Dagan (Tallandier, 2008) ; *La NRF de Paulhan*, de Laurence Brisset (Gallimard, « Hors Série », 2003) ; *L'Esprit NRF, 1908-1940*, de Pierre Hebey (Gallimard, 1990) et, du même auteur, *La NRF des années sombres, 1940-1941* (Gallimard, 1992). Ainsi que, sur Internet, le site bientôt disponible : www.centenaire-nrf.fr

Sur lemonde.fr

Retrouvez l'agenda du « Monde des livres »

Le Monde des Livres
Sur LCI

Retrouvez « Le Monde des livres », l'émission présentée chaque semaine sur LCI par Florence Noiville. Invités de la semaine : Jérôme Clément pour *Plus tard, tu comprendras* suivi de *Maintenant, je sais* (Grasset) et *Hippolyte Girardot* qui incarne le personnage de Jérôme Clément dans le film d'Amos Gitai, *Plus tard tu comprendras*. Diffusion : jeudi 12 février à 13 h 40. Rediffusions : vendredi 13 à 15 heures, samedi 14 à 16 h 30 et dimanche 15 à 13 h 10. Aussi accessible sur Lemonde.fr et Lci.fr

© Hermance Tray

Stéphane Héaume

La nuit de Fort-Haggar

Stéphane HÉAUME

Seuil

Une aventure onirique et passionnelle

Junot Diaz met le feu à la langue

Le premier roman de l'écrivain à la prose bouillonnante est la chronique épique et hilarante d'immigrés dominicains dans le New Jersey

Junot. C'est parce qu'elle connaissait un Haïtien qui portait ce nom français que sa mère l'a baptisé ainsi. « Ça sonnait bien, Junot Diaz... » Né le 31 décembre 1968 à Saint-Domingue, en République dominicaine, le jeune Diaz est élevé dans les banlieues délabrées du New Jersey, au sein d'une famille d'immigrants, où l'art est vu comme un

se Vie d'Oscar Wao. Un premier roman et un véritable chemin de croix. « C'est impossible à raconter, explique aujourd'hui Junot Diaz, de passage à Paris. J'étais perdu, je n'y arrivais pas, je souffrais atrocement. Ma fiancée, qui est ma première lectrice, se souvient, elle aussi, de la douleur qui était la mienne. Comme si l'on m'arrachait le foie sans anesthésie. Le plus étonnant, c'est de n'avoir jamais ressenti la moindre minute de joie pendant toutes ces années d'écriture. Pourtant, le livre est plutôt drôle, n'est-ce pas ? »

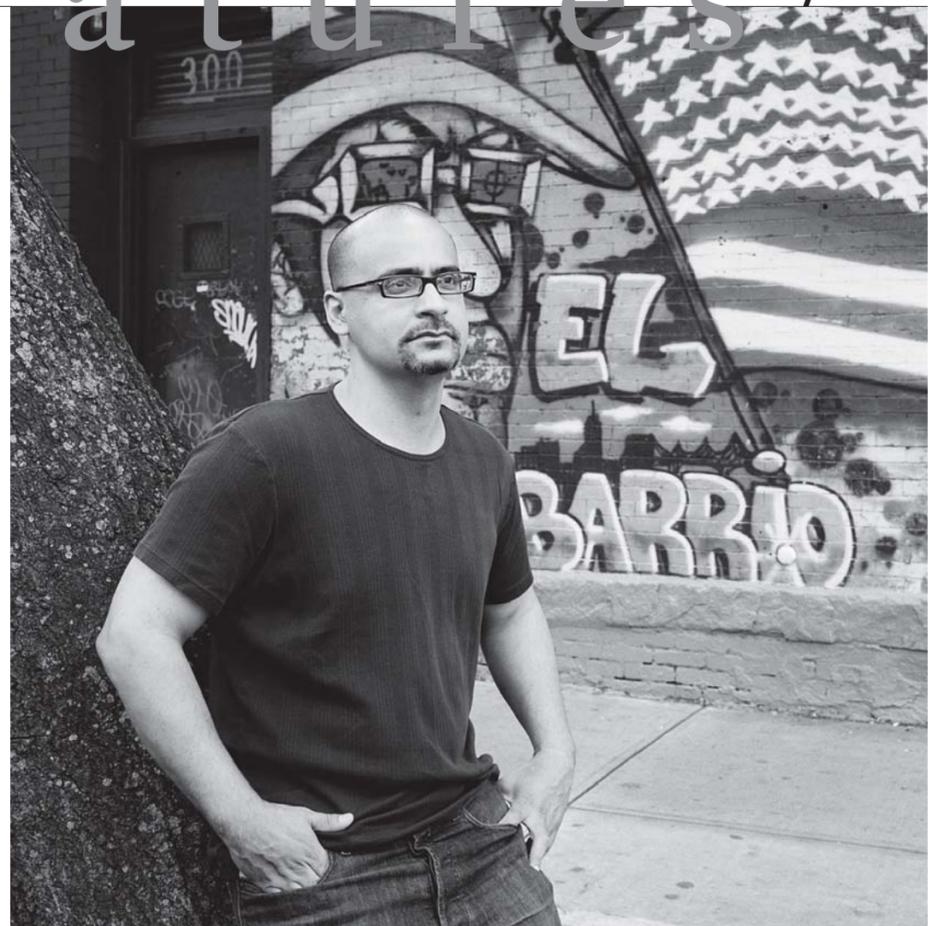
« Perfectionniste obsessionnel » Difficile en effet d'imaginer la torture de la page blanche chez ce jeune quadragénaire, brillant causeur et extraverti. Avec son bouc en pointe et ses lunettes d'intellectuel, Diaz tient autant du Méphisto des Caraïbes que du sérieux professeur de MIT, où il enseigne aujourd'hui l'écriture. « Ce n'était ni la pression de la notoriété ni l'attente des critiques, résume-t-il finalement. Je suis un perfectionniste obsessionnel : je crois que c'est ça qui me bloque. »

Ce que réussit à la perfection *La Brève et Merveilleuse Vie d'Oscar Wao*, c'est à faire coexister les registres et les genres, la comédie et le drame, le réalisme et le surnaturel, la profondeur et la crudité, le récit classique et la profusion baroque.

Mais ce qui, plus encore, laisse le lecteur coi, c'est le bouillonnement de la langue. De bout en bout, le livre est un alliage fantasmatique de d'anglais et d'espagnol, de *spanglish* connu et de néologismes rabelaisiens, d'interjections,

d'images, de jurons, d'onomatopées, de verlan, de tics de langage propres aux adolescents et de parodies de notes de bas de page... Bref, un patchwork inclassable. En exergue à *Los Boys*, Junot Diaz avait d'ailleurs placé cette intrigante épigraphe : « Je n'appartiens pas à l'anglais bien que je n'appartiens pas à nulle part. »

L'histoire ? Celle de la famille Cabral ayant fui Saint-Domingue et la dictature de Trujillo pour s'installer dans le New Jersey industriel des années 1970. Dans cette famille où le père est parti refaire sa vie ailleurs, il y a la mère Belicia, haute en couleurs, Lola, la fille fugueuse, et surtout le fils, Oscar. Quand il était petit, Oscar était un Casanova en culottes courtes, « un vrai tombeur des bacs à sable ». Las, cet âge d'or est révolu. Aujourd'hui, c'est « une tache obèse » et mal dans sa peau, un jeune homme solitaire qui se méfie du sport, préfère les séries américaines, rêve de filles et d'aventures, tombe amoureux pour un oui ou pour un



Junot Diaz. PHILIPPE DOLLO POUR « LE MONDE »

La Brève et Merveilleuse Vie d'Oscar Wao (The Brief Wondrous Life of Oscar Wao) de Junot Diaz

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Laurence Viallet, Plon, « Feux croisés », 312 p., 22,90 €.

« truc de pédé ». Quarante ans plus tard, il deviendra pourtant « le » romancier américain-dominicain – lauréat du National Book Critics Circle Award et du prix Pulitzer 2008. La coqueluche de la critique américaine...

Junot Diaz est entré par effraction dans le paysage littéraire des Etats-Unis. En 1996, alors qu'il n'a que 28 ans, un recueil de nouvelles suffit à le faire remarquer. Il s'intitule *Comment sortir une Latina, une Black, une blonde ou une métisse* (Plon, 1998 ; publié en poche sous le titre *Los Boys*, 10/18, 2000). Le *New Yorker* le repère immédiatement et classe Junot Diaz parmi les talents les plus prometteurs du XXI^e siècle.

Rien de tel pour lui briser les ailes. Dès lors, il lui faudra onze ans pour parvenir à mettre un point final à sa *Brève et Merveilleu-*

non, mais va systématiquement d'échec en échec...

Et si c'était tout ! Oscar n'est pas seulement un séducteur pathétique – un incapable qui traîne sa virginité comme un fardeau et fait honte à sa communauté. Il est aussi un écrivain raté, un graphomane qui noircit chaque jour des pages et des pages, se voit déjà en

Tolkien dominicain, mais ne parvient pas à faire publier le début de la moindre ligne.

L'origine de cette malédiction ? Le fuku. En lisant Junot Diaz, on apprend ce qu'est « cette salope-rie » venue des Antilles : une fatalité qui date des débuts du colonialisme et rattrape tous ceux qui font mine d'oublier les malheurs de cet-

te région du monde. « Vous ne croyez pas à ces superstitions ? Grand bien vous fasse, plaisante à demi Junot Diaz. D'ailleurs, peu importe en quoi vous croyez, le fuku, lui, croit en vous. »

Voilà. Mixez tout ça – de vieilles croyances exotiques, quelques superstitions archaïques, du psychodrame familial à l'antillaise, un peu de médiation hip-hop sur l'histoire de la Dominique, la dictature, l'immigration, la mémoire de l'esclavage, l'identité ou la diaspora... Ajoutez à tout cela un zeste de tragédie sur la masculinité, le désir échevelé de s'élever dans la société américaine sans jamais trahir les siens. De l'ironie, beaucoup d'ironie. Et vous obtiendrez une idée de cet étrange pavé dans la mare qu'est *La Brève et Merveilleuse Vie d'Oscar Wao*.

Une chronique épique et – souvent – hilarante de la *loose*, vraiment pas ordinaire. ■ Florence Noiville

Extrait

« La Brève et Merveilleuse Vie d'Oscar Wao », page 13

« On dit qu'à l'origine, il arriva d'Afrique, charrié par les hurlements des captifs ; que ce fut le fléau mortel des Taïnos, frappant à l'instant où un monde périssait et où un autre surgissait ; que

c'était un démon précipité dans la Création par une porte cauchemardesque entrouverte sur les Antilles. *Fuku americanus*, ou, plus familièrement, fuku – ici la Malédiction et la Fatalité du Nouveau Monde (...). Il paraît que l'arrivée des Européens en Hispaniola libéra le fuku dans la nature et que, depuis, on est tous dans la merde (...).

En ces temps anciens, le fuku avait la niaque ; il avait même une sorte de *hype man*, un grand pré-

tre si vous préférez. Notre dictateur-à-vie de l'époque, Rafael Leonidas Trujillo Molina. Personne ne sait si Trujillo était le serviteur de la malédiction ou son maître, son mandant ou son mandataire, mais il était flagrant qu'ils avaient un arrangement, qu'ils étaient comme *cul et chemise*. Et le bruit courait, même dans les milieux cultivés, que quiconque complotait contre Trujillo s'attirerait un fuku des plus puissants, jusqu'à la septième génération et au-delà. »

Klas Östergren, gentleman ou gangster ?

L'atelier d'écriture

À la fin des années 1970, en Suède, le roman a des allures de fantôme. « On remettait la littérature en question, le post-modernisme était à la mode. On se demandait s'il était encore possible de raconter une histoire, de dire "je" », confie Klas Östergren en éclatant d'un rire adolescent, trente ans après. « Mes éditeurs me reprochaient de n'être pas assez politique. Tout était politique dans les années 70. Et je voulais justement faire un roman qui ne l'était pas. Un roman classique, à la Dickens, pour ne pas faire comme les autres. »

Les recettes du roman étant perdues, le jeune homme né en 1955 décide que *Gentlemen* sera son apprentissage. « De toute façon,

chaque fois qu'un écrivain s'installe à son bureau, c'est comme s'il recommençait tout à zéro. » Il se laisse prendre par les anecdotes qui s'enchaînent : son narrateur est un jeune écrivain, un autre Klas Östergren fasciné par le rythme rapide et synopé de deux frères que tout oppose, Henry et Leo Morgan. Le premier est pianiste et boxeur. Le second, poète et révolutionnaire. Maud est l'amante, la muse libérée et libératrice, point de fuite du roman et de ses personnages. Pour le reste, « *Gentlemen, c'est Stockholm en 1979, et rien d'autre.* »

Östergren ironise beaucoup quand il parle de son « métier – qui n'en est pas un ». En revanche, quand il écrit, c'est une question de vie ou de mort. Avec *Gentlemen*, il ne laisse rien au hasard. Il travaille « comme un historien, avec des fiches », réinvente la méthode de travail d'un romancier et part d'une idée qu'il déroule avec une méticulosité « maniaque » : ses personnages sont « anachroniques ». Un gentleman, « c'est un anachronisme. Il vit dans une époque qui ne lui correspond pas. J'ai commencé à écrire une liste de ses qualités et de ses intérêts, puis une autre – et ainsi de suite ». Son bureau devient le musée de ses personnages. Il vit avec eux, lit leurs

livres, s'environne de leur musique. « En faisant le portrait d'un anachronisme, c'est une chronique de l'époque que j'ai faite. »

De cette première expérience, il garde une conception sportive de l'écriture. « J'écris une dizaine de fois mon texte sur ma machine à écrire. A la fin, mon corps, mes bras, me font mal. A chaque fois, j'enlève, je corrige. Je n'aime pas les ratures. Ce n'est pas très intelligent, c'est même idiot, mais c'est comme cela. » La première version de *Gentlemen* compte plus de 900 pages. Après une dizaine de réécritures intégrales, il en a coupé la moitié.

Quand il paraît en Suède en 1980 (vingt-neuf ans avant sa publication en France...), *Gentlemen* devient instantanément un livre culte. « *Ilya des lecteurs qui*

Gentlemen de Klas Östergren

Traduit du suédois par Anna Gibson, Flammarion, 480 p., 21 €.

ont appelé leurs enfants Henry et Leo ! » Il éclate d'un rire amer. Le succès de *Gentlemen* est un malentendu : « Je pensais que j'avais écrit une tragédie, mais on l'a lu comme une comédie. Quand mon éditeur m'a demandé la suite, j'ai refusé. Les gens avaient lu un autre livre. » Le roman échappe à l'apprenti sorcier jusqu'à la publication de *Gangsters*, en 2005.

« Vingt ans après, on est un autre écrivain. Plus complexe, plus intelligent. L'expérience, c'est essentiel. » Fort de cette certitude, Klas Öster-

gren a décidé de « dire la vérité ». Il faut « tuer » ce roman devenu le père et le totem de sa carrière. Il recommence ses fiches mais arrête aussitôt. Il compose son nouveau livre sans filet. Alors que *Gentlemen* était construit sur un lit vivant d'intrigues et d'anecdotes, il épure *Gangsters* au maximum. « Il n'est pas nécessaire de lire les deux, mais le second corrige les erreurs du premier. » Le jeune écrivain pressé de raconter des histoires s'efface. « Des lecteurs sont revenus me voir. Ils avaient relu *Gentlemen* pour se

rafraîchir la mémoire. Ils se sont finalement rendu compte que c'était un livre très triste. » Il hoche la tête. La Suède de *Gentlemen* n'existe plus, l'économie a remplacé la politique. Une génération aura suffi pour en faire un roman aussi anachronique que ses personnages.

« J'ai peu d'espoir en ce qui concerne la littérature. » Dans les années 1970, on disait que dans vingt-cinq ans on ne lirait plus. Aujourd'hui, il se demande si la prophétie n'était pas vraie. « En Suède, on vend beaucoup de livres, mais 9 sur

10 sont des romans policiers. » Il en a lu mais n'a « pas vraiment été impressionné ».

Östergren croit que « la vérité d'un écrivain, c'est la patience et la solitude ». On pense à ces heures passées à écrire à la lisière du monde, certes, mais aussi à la plaisanterie que lui a faite *Gentlemen* et qu'il a dû souffrir pendant vingt-cinq ans. Seul un autre livre pouvait rattraper le temps perdu : *Gangsters* est en cours de traduction française. ■ Nils C. Ahl

ECRIVAINS
Les Editions Amalthee recherchent de nouveaux auteurs
Envoyez vos écrits : Editions Amalthee 2 rue Crucy 44005 Nantes cedex 1 Tél. 02 40 75 60 78 www.editions-amalthee.com

Fiction & Cie
Roland Barthes
Journal de deuil

“Journal de deuil éblouit par sa pureté littéraire et par sa force émotionnelle. Un document exceptionnel, un trésor.”
Gilles Macassar, *Télérama*

Seuil / Imec

Yoshimura, romantique japonais

Une histoire de rachat
à la fois austère et lyrique

Dans les montagnes, une équipe d'ouvriers vient construire un barrage qui va submerger un hameau, dont l'existence a été révélée depuis peu et qui abrite une population maintenue à l'écart du monde, du temps. Le début du roman évoque celui d'un beau livre du Vénitien Paolo Barbaro, *Giornale dei lavori* (*Journal des travaux*), paru il y a près d'un demi-siècle (Einaudi, 1966). Le ton a l'austérité d'un des premiers récits de Julien Gracq ou de Claude Simon. Mais, peu à peu, l'intrigue se dessine. Parmi les ouvriers, qui triment comme des galériens, se trouve un ancien prisonnier qui ne s'est pas encore affranchi de sa culpabilité. Il a assassiné sa femme, Chizuko, sous les yeux de leurs deux filles, à coups de bûche. Elle l'avait trompé, et il avait surpris le couple adultérin en flagrant délit.

Le roman, très sombre, très symbolique, traversé par les éléments, l'eau, le vent, la brume, le froid, bientôt la neige et le feu, devient un inquiétant et bouleversant conte de rédemption. Car parmi les hommes du chantier, un certain Tamura va avoir une relation sexuelle, probablement sous la

Le Convoi de l'eau
(*Mizu no soetsu*)
d'Akira Yoshimura

Traduit du japonais par Yutaka Makino,
Actes Sud, 174 p., 16 €.

contrainte, avec une jeune femme. Tamura sera retrouvé mort près du torrent. Et la fille se pend. Les villageois laissent le corps de la suicidée pourrir jour après jour. Le narrateur entreprend de lui donner une sépulture. Les villageois, avant d'abandonner leur hameau aux eaux qui vont le recouvrir, organisent une cérémonie funèbre, en exhumant le cadavre et en séparant la tête du corps : la tête dans le temple, le reste du corps dans un cercueil. Et, dans un ultime sacrifice, ils incendient le village avant de fuir.

Ce livre très singulier, très décidé dans son mouvement narratif, très austère aussi, vaut surtout

par la vigueur impressionnante des images, par la crudité des scènes, des rituels, des morts. Le narrateur transporte avec lui dans une petite boîte quelques os de sa femme. Les chauves-souris s'échappent par nuées des toits de chaume en flammes et survolent le chantier, comme des mascottes du désespoir. Les montagnes enneigées noient sous leur blancheur les tragédies censées se racheter mutuellement.

Gothique anglo-saxon

Akira Yoshimura (1927-2006) appartenait à cette génération d'écrivains, nés dans les années 1920 (Kunio Ogawa, Kôbô Abé, ou même, pour certains de ses romans, Yukio Mishima), qui, par contraste avec la vague de romanciers cérébraux et intimistes, ironiques et minimalistes (allant des aînés, Sôseki, Ôgai, Higuchi Ichiyô, Kafû, aux plus proches Akutagawa, Dazai), n'hésitaient pas à exprimer la violence des sentiments, avec un lyrisme symbolique et un recours poétique aux forces élémentaires, en jouant avec le naturalisme, pour aussitôt l'abandonner et céder à l'onirisme. Mais la règle est, ici, de ne jamais renoncer à une intrigue parfaitement dessinée : un homme trahi qui s'est vengé (en tuant son épouse infidèle), et a besoin de se racheter (en accordant une sépulture à une femme humiliée). La peine infligée par les hommes (la prison) n'a pas suffi à le déculpabiliser. Il lui reste à effacer la faute des autres.

La simplicité directe de la narration compense la grandiloquence des images, accentuée encore par la noblesse tourmentée du décor. On sent ce que cette littérature doit aux romans noirs ou gothiques anglo-saxons : c'est un rapprochement sans doute inattendu, mais qui s'impose. Le paysage correspond aux normes établies par les initiateurs du romantisme (neige, torrents, cimes torturées, meurtres), avec ce qu'il faut d'éléments morbides : viol, pendaison, exhumation, incendie... et même chauves-souris... ■

René de Ceccatty

Mémoire afrikaner

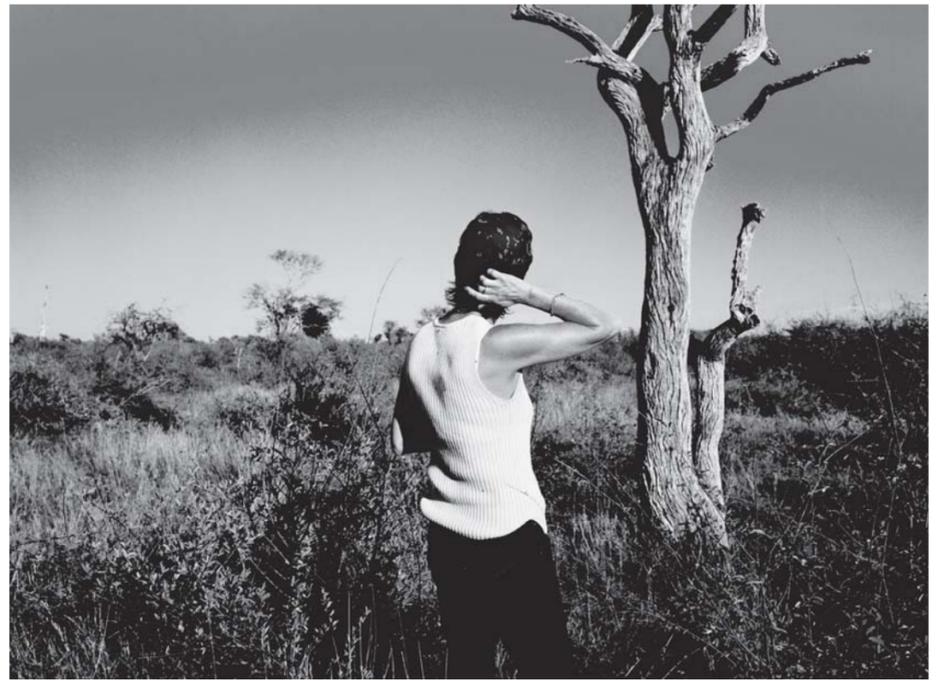
A travers les souvenirs lucides d'une vieille femme,
Karel Schoeman offre à son peuple une ode hors du temps

Décoré de l'ordre du Mérite des mains mêmes de Nelson Mandela, l'auteur blanc Karel Schoeman, né en 1939, est l'un des grands écrivains de la littérature sud-africaine. Cloîtré dans son village natal de Trompsburg, dans l'Etat libre d'Orange, il fuit les journalistes et les questions.

Cette réclusion volontaire, explication plausible de sa non-médiatisation, ne justifie pas que les lecteurs français le méconnaissent. Même si le nom de cet écrivain, auteur d'une quinzaine de fictions et d'une cinquantaine d'essais, est infiniment moins célèbre que ceux de J.M. Coetzee ou de Nadine Gordimer. Moins connu aussi que ceux d'André Brink et de Breyten Breytenbach, qui ont pourtant écrit une partie de leurs œuvres dans la même langue que lui, l'afrikaans. On peut d'ailleurs se demander si l'usage de cette langue, celle des colons hollandais arrivés en Afrique du Sud au XVII^e siècle, devenue celle de l'opresseur du peuple noir sous le régime de l'apartheid, n'est pas une des raisons de la moindre exposition de Schoeman.

Pourtant, ce sont des sentiments universels qu'évoque cet homme en totale complicité avec l'histoire qu'il nous raconte : celle d'une anonyme, une effacée, une moins-que-rien, dans le monde des Afrikaners du début du XIX^e siècle. Elle était la jeune fille qu'on ne regarde pas, elle est devenue une vieille dame austère qui aspire depuis longtemps à s'assoupir à même le sol de sa chambre, pour expirer dans une « *miséricordieuse obscurité* ». La prose de Karel Schoeman est belle, musicale, on lui pardonne donc d'utiliser un ressort si éculé pour construire son récit : à l'heure de mourir, une femme égrène ses souvenirs.

Seule dans son lit, muette et paralysée mais d'une intense lucidité, la narratrice fouille donc un passé qui l'a cantonnée à la marge, à la timidité, à servir le café, passer les assiettes. « *J'étais assise à côté d'eux et j'entendais les silences entre les mots, l'hésitation avant*



KYOKO HAMADA/GALLERY STOCK

la réponse, l'esquive, presque imperceptible. Je surpris le regard où le rapide mouvement des mains que personne n'avait remarqué... »

Témoin forcé, éternelle célibataire, tante dévouée, la « *brave petite vieille* » raconte la vie du clan à la ferme, l'élevage des moutons, la recherche d'eau et de pâturages, l'ardeur et l'obsession qui habitaient sa mère irascible, attirée « *vers quelque but lointain et mystérieux* » et prompt à recevoir voisins ou étrangers « *comme des chiens dans un jeu de quilles* ». Une vie dure dans un univers désolé et rude, bouleversée par le décès accidentel du frère aîné mort dans un ravin, puis par le départ de sa veuve Sofie avec le plus jeune frère, emportant sa robe de deuil et laissant son bébé.

Etrange âpreté

Cet événement consterne le clan, tout comme la fuite de ces deux domestiques dont « *jamais il ne nous serait venu à l'idée qu'ils puissent éprouver un sentiment*

d'amour comme nous-mêmes ». Cette agonisante n'a jamais bien compris les autres, elle a subi les événements, et c'est ce qui donne à ce livre tissé de savoir historique son étrange âpreté, parfois brisée par des éclairs de lyrisme, des illuminations. Cette vie est une ode à un pays, à un peuple, à un vent, à une poussière.

La Bible impose sa loi dans cette petite communauté, « *misérable poignée de Blancs et de métis perdus dans ces étendues désolées au pied des montagnes* ». Le qu'en dira-t-on règne, la terre s'achète, on ignore la politique, maman acquiert des verres en cristal. Mais ce qui élève ces flux de mémoire, ce que guette le lecteur envoûté par le ressac de ces flash-back a-chronologiques, ce sont des effluves de sensations, des émotions, des tornades d'images « *éparses, flottantes, qui filent entre les doigts, impossibles à relier les unes aux autres* ».

Ici ces lacs qui miroitent, un paysage immobile sous la lune.

Là, la course d'une souris derrière un coffre, une chauve-souris dans le grenier, le glissement d'un cobra, le cri d'une antilope attaquée par un caracal. Un bruissement d'étoffe, comme dans un rêve. Le murmure de deux person-

Cette vie
(*Hierdie Lewe*)
de Karel Schoeman

Traduit de l'afrikaans
par Pierre-Marie Finkelstein,
Phébus, 272 p., 21 €.

nes dont les lèvres sont si proches qu'elles semblent se toucher, « *mon frère Pieter enjambant le rebord de la fenêtre et sautant dans ma chambre, fugitive apparition au clair de lune, et la chevelure de Sofie qui retombe sur son visage tandis qu'elle se penche pour souffler la bougie* ». Tableaux fugaces, réminiscences surgies à l'heure de tomber dans le dernier sommeil. ■

Jean-Luc Douin

W.G. SEBALD

Campo Santo

L'archéologue de la mémoire

« Il ne fait pour moi aucun doute que l'importance de Sebald va grandir au cours des années et des décennies futures et qu'il s'imposera peu à peu dans la conscience des lecteurs comme l'auteur classique qu'il est à vrai dire d'ores et déjà. »

Daniel Kehlmann

ACTES SUD
www.actes-sud.fr



Voir Naples et survivre

De vives et subtiles nouvelles de Valeria Parrella

Naples - heureusement - ne se résume pas à la violence féroce de *Gomorra*, l'impitoyable acte d'accusation de Roberto Saviano. Beaucoup d'individus y tentent chaque jour de résister à l'amertume et à la désillusion, essayant obstinément de s'en sortir comme ils le peuvent. Pour survivre, ils doivent parfois composer avec les zones grises de la réalité, là où légalité et illégalité se côtoient et se mêlent sans discontinuité. Cette réalité fuyante est abordée sans détour par Valeria Parrella, une écrivain napolitaine qui, grâce à deux recueils de nouvelles très réussis, a su s'imposer dans le paysage littéraire transalpin comme l'une des voix les plus originales de ces dernières années.

Le Ventre de Naples - qui propose une sélection de ses meilleures nouvelles - permet aujourd'hui au lecteur français de découvrir son écriture rapide et efficace, où le réalisme des descriptions et le plaisir du détail ne font jamais l'économie d'une ironie amère à la tonalité vaguement mélancolique. Son style apparemment simple, mais en réalité très construit, restitue avec beaucoup de précision la force et la

vitalité des personnages, leurs contradictions et leurs faiblesses, mais aussi leur courage et leur volonté d'échapper à la malédiction de la ville. Surtout les femmes, qui tiennent souvent le rôle principal et n'hésitent pas à s'exprimer à la première personne pour évoquer leurs mésaventures. Leurs histoires sont dures, riches en conflits et

Le Ventre de Naples
(*Mosca più balena*
et *Per grazia ricevuta*)
de Valeria Parrella

Traduit de l'italien par Dominique Vittoz,
Seuil, 166 p., 19 €.

en difficultés, mais Parrella nous les propose toujours avec une sorte de grâce et de légèreté qui - tout en restituant leurs souffrances ou leur lassitude - évite les pièges du mélodramatique et du pathétique.

Bien que conscientes de la difficulté de vivre et d'aimer dans la réalité chaotique où elles sont plongées, les héroïnes de l'écrivain napolitaine sont toujours à la recherche d'un équilibre qui leur rende la vie plus acceptable. Ainsi, le personnage de « *Je m'en souviens plus* » pas-

se son enfance à rêver désespérément d'être une fille « *normale* » comme ses copines, tandis que dans « *Ex voto* » une jeune femme se bat contre la solitude, prisonnière de son travail de vendeuse dans un supermarché. Elle ne veut pas se résigner, tout comme la protagoniste de « *La cavalcade* », qui, pour ne pas sombrer après l'assassinat de son mari, vend de la drogue et accepte la prison comme une fatalité. Ou comme P'tite Canaille qui, dans « *Droit dans les yeux* », poursuit son rêve d'ascension sociale en passant d'un homme à l'autre, d'un petit malfrat jusqu'à un politique douteux.

Sans jamais juger ni faire la morale, Parrella décrit des comportements plus que des émotions, laisse place aux dialogues plus qu'aux réflexions, ce qui ne l'empêche pas de saisir avec subtilité les failles de ses personnages et la complexité de leurs relations, à commencer par celles souvent conflictuelles entre mères et filles. Avec son éventail d'histoires jamais banales, *Le Ventre de Naples* brosse un tableau vif et convaincant de la ville au-dessous du Vésuve. ■

Fabio Gambaro

en
margeLe tableau
retrouvé

Le principe paraît simple : réunir en un volume tous les tableaux qui sont décrits, évoqués ou seulement mentionnés dans *A la recherche du temps perdu*. Etant donné l'abondance et la diversité des références proustiennes, l'idée permet de réunir Bellini et Ingres, Velazquez et Moreau, Carpaccio et Dürer. Eric Karpeles en a dénombré plus de deux cents. Chaque fois, ils sont reproduits en vis-à-vis du passage du texte qui justifie leur présence. L'ordre des volumes de la *Recherche* détermine celui de l'ouvrage, de sorte qu'époques, artistes et sujets s'entrecroisent d'une page à l'autre. Proust étant un visiteur de musée et de collections particulières attentif, un lecteur de Ruskin, un amateur de l'impressionnisme, le spectacle est attrayant. Il est aussi instructif. Si considérable soit en effet la culture visuelle de l'écrivain, elle est, pour un Parisien du début du XX^e siècle, très classique, assez conventionnelle même, et peu instruite de ce qui se passe alors dans les ateliers. Ce qu'un lecteur de la *Recherche* ressent – telle correspondance avec Matisse, Dufy ou Van Dongen par exemple –, il ne semble pas que Proust s'en soit aperçu, en tout cas pas au point de le manifester. Silence volontaire ou méconnaissance de ses contemporains ? Sur ce point, la préface laisse au lecteur le soin de réfléchir. Le même s'interroge sur certaines suggestions faites par l'auteur de ce *Musée imaginaire*. Proust a-t-il en tête *La Liberté guidant le peuple*, de Delacroix, et *L'Exécution de Maximilien*, de Manet, quand il met en présence les deux peintres dans *Le Temps retrouvé* ? Rien ne le prouve. Cette réserve revient chaque fois qu'Eric Karpeles tient à illustrer une observation plus générale ou plus vague qui renvoie à un genre ou un style et non à une œuvre. Elle pourrait être imprécise ou fautive du point de vue de l'histoire de l'art. Proust pourrait fort bien attribuer à Whistler ou à Monet ce que sa mémoire a créé en assimilant, en synthétisant, en confondant des œuvres de ces deux artistes, des œuvres d'autres peintres et des souvenirs personnels, car c'est ainsi que travaille la mémoire. Quand Proust, ou tout autre écrivain, désigne clairement une toile, il y a lieu d'analyser ce qu'il en voit, en oublie et en fait. Hors ce cas, imposer au texte une image, c'est le limiter et tenir toute écriture de fiction pour, plus ou moins, un roman à clés. Dans le cas de la *Recherche*, c'est méconnaître la complexité de la création de Proust que de prétendre y reconnaître des allusions là où il s'agit d'inventions. Tel est le mérite paradoxal de ce livre : il rappelle que le seul peintre au travail ici, c'est l'écrivain. ■

Philippe Dagen

Le Musée imaginaire de Marcel Proust. Tous les tableaux de *A la recherche du temps perdu*, d'Eric Karpeles, traduit de l'anglais par Pierre Saint-Jean, Thames and Hudson, 352 p., 206 ill., 32 €.

TANGUY VIEL
rencontre
à la librairie
Compagnie
le mardi 17 février à 18h.
à l'occasion de la parution de
Paris - Brest
(Ed. de Minuit)
58, rue des Écoles, Paris 5^e
tél. 01 43 26 45 36

La possibilité d'une idylle

Jean Rouaud mêle intrigue amoureuse et enquête artistique

De l'eau de rose on fait des histoires, des parfums et des romans. *La Femme promise* de Jean Rouaud pourrait bien être de cette eau-là, tout en s'en défendant, mais en caressant aussi l'espoir de s'y plonger : s'il se pouvait que deux inconnus essués et perdus en un coin de la campagne normande... Si, peut-être, le hasard, le désir et le destin entre lui et elle... Si seulement l'amour... Si alors l'espoir, le renouveau... Toute cette réticence jouée, affichée au fil de ce récit d'une rencontre amoureuse charmante le lecteur et le dégrise à la fois.

En fait d'eau de rose, d'ailleurs, c'est plutôt de mare aux canards qu'il est question, pour commenter : une vaste mare, un marais, pour tout dire, d'où la gendarmerie locale retire le héros de *La Femme promise*, avec palmes et combinaison de plongée. Dépouillé de tous ses biens en même temps que de sa voiture garée non loin, Daniel n'est pas un touriste comme un autre, victime d'un simple larcin, mais un enfant du pays, revenu à la faveur de circonstances qui l'ont peu à peu délesté de tout confort, comme par une ascèse saugrenue.

Il a fallu une séparation sentimentale à Paris, un dégoût de son travail, une escapade sur les lieux de son enfance d'orphelin et enfin ce vol pour le mener en habit de plongeur à la gendarmerie locale et, fortuitement, aux côtés de Mariana, venue déposer plainte, elle, pour le cambriolage de sa maison. Aux yeux de cette artiste, retirée pour créer dans son ancienne demeure de vacances, la rencontre avec cet homme-grenouille semble à peine extravagante. Du moins

pas plus que l'attitude de son père à elle, fasciné par les fresques d'une grotte paléolithique, et qui espère oublier, en s'y claquemurant, une enfance tourmentée par la collaboration de son père sous Pétain.

Entre eau de rose et cynisme

Si Mariana et son vélomoteur se transforment subitement en « taxibrousse » normand pour reconduire Daniel vers les siens, notamment vers la finaude M^{me} Moineau qui l'a élevé, c'est parce que Jean Rouaud fait surgir la grâce de leur rencontre dans tout ce patageage. Une grâce qui, au fil d'une intrigue amoureuse doublée d'une enquête artistique et historique, cherche sa voie entre un « *portrait à l'eau de rose* », dont le roman offre de temps à autre la possibilité, et le cynisme de ce qui, « *vicié, est fait sans amour* ». Louvoyant entre les deux, le narrateur moque son lecteur qu'il soupçonne suspendu,

comme lui, à l'imminence de baisers volés et avide de situations équivoques en cascade.

On retrouve ainsi transposés dans *La Femme promise* la familiarité et le ton brocardier déjà présents au côté d'une voix plus grave dans la célèbre suite romanesque et familiale entamée par Jean Rouaud avec *Les Champs d'honneur* en 1990, et dans d'autres de ses livres mêlant réflexion sur l'enfance et la création comme *L'invention de l'auteur* (2004). Mais l'enjeu est ici l'intrigue amoureuse. Veux-tu, cher ami, que ces deux-là passent ensemble une nuit décisive, lourde de sous-entendus ? Hop, sitôt la scène évoquée, je te la refuse et l'escomote ! L'esquive, irritante quand elle tourne au procédé dans le roman, est cependant maligne. Elle nous en dit long sur notre désir de progression sentimentale, d'ordre et de dénouement, qui se nourrit de ces questions : que peut-on lire sur

le visage des amants ? A quel moment le bonheur tourne-t-il au désastre ? Faut-il, pour l'augurer, le bon sens d'une voisine un peu pipelette, ou la connaissance intime des êtres ?

Pour y répondre, encore faut-il renoncer aux scénarios obligés de *happy end* et au mirage d'un apprentissage linéaire du bonheur, aux-

La Femme promise
de Jean Rouaud

Gallimard, 416 p., 21 €.

quels le livre sacrifie en partie en fine. Y renoncer, comme on abandonnera aussi l'idée de progrès historique, ainsi que le roman invite à le faire, pour percevoir à sa juste valeur la beauté des fresques paléolithiques dont la sophistication fascine ces personnages et Jean Rouaud lui-même – on le sait depuis ses fictions sur ce sujet dans *Préhistoires*, en 2007.

Ainsi, Rouaud étend ces incertitudes et ces questionnements sur le bonheur à l'interprétation ambiguë de l'art par le biais de Mariana et de son père, en donnant le beau rôle à plusieurs œuvres d'art difficiles à déchiffrer. Pour résoudre ces énigmes, lui vient une curieuse utopie, parmi d'autres qui peuplent ce livre : l'idée que chaque peinture puisse lever un peu le voile sur sa propre création, en livrant aux chercheurs les sons et paroles qui ont présidé à sa confection, enregistrés grâce à leurs impacts sur sa toile.

Réverie sur la mémoire vive et sur les paroles du passé, qui rappelle à quel point Rouaud ne démonte pas de sa quête des origines. ■

Fabienne Dumontet

Extrait

« La Femme promise »
page 336

« No pasarán, je le disais bien. Eh bien l'amour non plus, il ne faut pas le laisser passer. Vous allez me le rattraper. Vous allez me le ramener ici, et elle [M^{me} Moineau] tapote énergiquement du doigt la table de la cuisine. Et, visant le point des retrouvailles marqué par la vieille dame sur un motif fleuri de toile cirée, on imagine un tout petit

Daniel, haut comme un pouce, levant les yeux pour découvrir ces deux femmes géantes penchées sur son sort, et Mariana rétrécissant à vue d'œil pour le rejoindre, et tous deux partant à la découverte de leur nouvel univers sur un tapis de fleurs. Magnifique Madame Moineau en passionaria de l'amour, s'indignant, s'étouffant, insufflant toute son énergie à sa jeune amie, posant la main sur sa poitrine comme une héroïne racienne, versant le café sans même un regard à la cafetière, mimant un départ au combat en se levant pour sortir d'un placard une boîte de gâteaux secs, au beurre. »

« Je ne dois pas me laisser couler »

Frédérique Cléménçon suit les destins de quatre paumés rebelles

Frédérique Cléménçon est très discrète. Trois romans seulement en dix ans, *Une saleté*, *Colonie* (tous deux chez Minuit) et aujourd'hui *Traques*. Elle avait 31 ans lorsqu'elle a publié pour la première fois, et tout de suite elle a imposé une voix, un style, une prose impeccable, une manière de décrire la perte, la désintégration, les destins contraires. Avec netteté et dureté, sans jamais se laisser aller au pathos ou au misérabilisme.

Traques
de Frédérique Cléménçon

Ed. de l'Olivier, 160 p., 16 €.

Mais contrairement au malaise, au poison familial d'*Une saleté* ou au dégoût qu'on pouvait éprouver pour la vieille mère et son fils, dans le huis clos de *Colonie*, on sent dans *Traques* une forme de compassion pour les quatre personnages et leur tentative sans doute désespérée de résister à l'enfermement social, à la traque incessante de la société sur les individus.

On est dans une ville maritime, et Jeanne, qui prend la parole en premier, a aimé « *la bruyère endormie* », « *la rumeur de la mer* » et « *les oiseaux nichant dans les anfractuosités des falaises* ». Elle commence une conversation avec un inconnu qu'elle vient de rencontrer, Anatole. Elisabeth, elle, après trois semaines d'hôpital, est trop vieille et trop malade pour rester seule, elle entre donc dans une maison de retraite, où un seul de ses deux fils, Vincent, vient lui rendre visite.

Très vite, on les sent tous programmés pour le malheur, mais décidés à ne pas se soumettre. Jeanne a fui, avec juste une valise et un

peu d'argent, une famille hantée par un horrible secret, dont elle fait un récit presque clinique. Anatole vient de bien plus loin, chassé de son pays, et raconte sa longue errance, la crainte presque quotidienne, des « *nuits pleines de menaces et de cris* », pour finir dans une usine désaffectée d'où l'on ne voit même pas la mer : « *Je comprends que l'air humide qui poisse mes cheveux vient de la mer, mais je ne sais rien d'autre d'elle.* »

Vincent ne supporte plus son entreprise. Il lui arrive d'allumer une cigarette, croyant ses collègues partis, comportement non seulement incivique, délinquant, mais signe de trouble mental. Tout comme le fait de quitter, sans y être autorisé, un de ces stages de formation dans lesquels on n'apprend rien, sauf à devenir de plus en plus docile. « *Il y en a même qui pensent que vous devriez vous faire soigner* », lui dit un chef.

Ils prennent la parole tour à tour, et on éprouve pour eux, comme Frédérique Cléménçon, une sympathie inquiète. Il est possible que Jeanne et Anatole, qui ont envie de continuer leur conversation, trouvent un chemin commun. Mais Elisabeth et Vincent semblent bien être, malgré leur volonté de ne pas consentir à leur sort, dans une spirale d'échec. Vincent, à cause de sa passivité le transformant en « *eau dormante* », et Elisabeth en raison de son grand âge. Elle est pourtant le personnage le plus rebelle des quatre, alors qu'elle est la seule à être vraiment condamnée, dans un lieu par définition mortifère, où l'on évalue sans cesse les pensionnaires, notant leur « *cohérence* », capacité à s'habiller et se laver seul, mobilité, sens de la communication, etc.

Elisabeth est de moins en moins bien notée. Elle commence par refuser d'aller dans la salle commune : « *Je ne veux pas manger à côté de ces porcs. Je ne dois pas me laisser couler.* » Mais résister est aussi, dans cette maison de

retraite, une manière de couler. On est contraint de s'enfermer dans ses souvenirs et ses rêves de fuite. Ou d'avoir le courage de l'ultime liberté : « *Me jeter dans le vide.* » ■

Josyane Savigneau

ALAA EL ASWANY

J'aurais voulu être égyptien

Par l'auteur de *L'immeuble* *Yacoubian* et *Chicago*

© Marc Melki

ACTES SUD

www.actes-sud.fr



« Ces nouvelles d'Alaa El Aswany nous plongent dans une Égypte tourmentée et cocasse, inconnue des touristes. »

Robert Solé, Le Monde

A contretemps

de Jean-Philippe Blondel

Il s'agit d'un objet rectangulaire de 22 x 14 cm. Rassemblant des pages imprimées sous une couverture. On appelle ça un livre. Et vous en faites quoi ? C'est l'essentiel propos du septième roman de Jean-Philippe Blondel. Comment on vient à lire. Comment on va aux mots pour s'imprégner d'un texte à en perdre les contours. Oui, s'y glisser, s'y fondre, ne plus bien parvenir à mettre la frontière entre une autre vie et la vraie vie. Son narrateur souffre de cette affection-là. « *C'est mon problème avec les livres, je suis trop poreux. C'est comme ça que me l'a formulé le médecin un jour.* » Jeune étudiant débarquant à Paris pour suivre des études de lettres, Hugo va découvrir que son logeur avec lequel il se sentait pourtant bien peu de points communs est en fait un écrivain. Mais l'écrivain d'un seul roman publié il y a longtemps. Oublié depuis longtemps surtout. Sauf d'Hugo. Par hasard. Entre lui et le romancier vont se nouer des relations complexes faites de confidences, de curieux partages, d'instinctives reconnaissances. L'écriture est simple, évidente. Et Blondel nous entraîne, avec cette capacité qu'il a d'habiter chacun de ses personnages, dans une histoire qui lui ressemble et qui nous est proche, à nous autres lecteurs. ■ Xavier Houssin

Robert Laffont, 240 p., 19 €.

Les Ames fardées

d'Aurore Guity

Il est des romans qui s'offrent au lecteur sans lui demander d'effort et il en est, comme celui-ci, qu'il faut mériter en raison de la complexité du caractère de chaque personnage et d'une construction aussi habile qu'efficace. Dans Bangkok, au temps de la mousson, trois destins différents s'enchevêtrent ; celui d'un mutilé dont le « *visage sans figure* » est si horrible qu'un masque de bois le couvre ; celui de Phôn, un jeune métis malmené par sa famille et qui rencontre un *farang*, c'est-à-dire un Blanc – un Français capable, par sa pratique de la magie, d'ensorceler son entourage ; celui de Dokmaï – fleur en thaïlandais –, une prostituée dont la vie va changer parce qu'elle reconnaît un visage. Ces trois acteurs se racontent et cette forme narrative donne à l'ensemble de ce roman de qualité à la fois ses différentes teintes et son unité. ■ Pierre-Robert Leclercq

Calmann-Lévy, 384 p., 18 €.

Vertiges du libéralisme

Alors que le capitalisme traverse l'une des crises les plus violentes de son histoire, philosophes, sociologues et économistes essaient de repenser la question du libéralisme. Non seulement pour analyser sa destinée et ses impasses, mais encore pour

imaginer un modèle alternatif. Qu'ils relisent Karl Marx ou Gabriel Tarde, qu'ils retracent l'utopie autogestionnaire de Godin ou redécouvrent le socialisme sans Etat de Proudhon, tous dessinent les contours d'une autre société, d'un autre monde possibles

Les aventures de la raison néolibérale

La crise économique semble marquer une rupture idéologique : à droite comme à gauche, on sent que le vent est en train de tourner. Un cycle historique serait sur le point de se clore, celui du triomphe libéral. Le champ des possibles paraît s'ouvrir. Mais pour aller où ?

Les uns semblent penser que la parenthèse « ultralibérale » se referme et que le modèle économique et social des « trente glorieuses » peut être réactivé ; d'autres jugent qu'un nouveau type de société est à inventer, qui révolutionnerait notre relation au travail et à la nature ; d'autres encore, comme le président Sarkozy, déclarent que le « laisser-faire », c'est « fini », et qu'il faut refonder le capitalisme. L'Etat serait même de retour.

Pour comprendre ces débats, le livre de Christian Laval et Pierre Dardot sur la « *société néolibérale* » offre des clés d'analyse. Cette somme de recherches relève de l'histoire des idées, de la philosophie et de la sociologie, et elle s'ouvre par cet avertissement : « *Nous n'en avons pas fini avec le néolibéralisme* », et proclamer la fin du « laisser-faire » n'équivaut pas à enterrer le modèle néolibéral.

La thèse peut sembler paradoxale. Elle s'éclaire si l'on élucide la vraie nature du néolibéralisme. Se réclamant du philosophe Michel Foucault, les auteurs affirment en effet que « *le néolibéralisme peut se définir comme l'ensemble des discours, des pratiques, des dispositifs, qui déterminent un nouveau gouvernement des hommes selon le principe universel de la concurrence* ». Or, ajoutent-ils, réaliser ce programme suppose

un « Etat fort », des règles, et non le « laisser-faire ».

Pour justifier cette thèse, les auteurs remontent le cours du temps. C'est en 1938, lors du Colloque Walter Lippmann – en référence au grand journaliste américain – que s'affirme le « néolibéralisme ». Des économistes, comme Friedrich Hayek, Wilhelm Röpke ou Jacques Rueff, se seraient accordés, malgré leurs divergences, sur un modèle néolibéral qui veut rompre plus ou moins avec le « laisser-faire ». Ainsi, le néolibéralisme aurait été un projet de reconstruction du libéralisme accordant aux règles et à l'intervention étatique un rôle clé. Le contexte y est pour beaucoup : la Grande Dépression avait suscité une immense crise du libéralisme. Les néolibéraux ne croyaient plus à l'autorégulation spontanée du marché.

Selon Dardot et Laval, le néolibéralisme est donc un interventionnisme, mais d'un genre particulier. S'il s'agit de « *refonder le libé-*

La Nouvelle Raison du monde
Essai sur la société néolibérale
de Pierre Dardot
et Christian Laval

La Découverte, 498 p., 26 €.

ralisme contre l'idéologie naturaliste du laisser-faire », c'est pour mieux faire fonctionner le marché : « *Lors même que les néolibéraux admettent la nécessité d'une intervention de l'Etat et qu'ils rejettent la pure passivité gouvernementale, ils s'opposent à toute action qui viendrait entraver le jeu de la concurrence entre intérêts privés* ». La doctrine combinerait ainsi la réhabili-

tation de l'intervention publique et une conception du marché centrée sur la concurrence.

Tel serait le moteur des politiques néolibérales, bouleversant l'organisation des entreprises, le rôle des Etats et la vie des individus – que s'affirme le « néolibéralisme ». Des entreprises ». Sans doute ce néolibéralisme varie-t-il selon les conceptions autrichienne, américaine et allemande. Mais le livre soutient que le néolibéralisme constitue le cadre tant du modèle anglo-américain que du modèle économique européen. Marquée par le néolibéralisme allemand – « l'ordo-libéralisme » –, l'Union européenne serait, au plus profond, d'orientation néolibérale.

Logique de concurrence

Du traité de Rome jusqu'au traité constitutionnel européen, une même logique de la concurrence serait à l'œuvre. Ici, les auteurs sont proches du président d'honneur d'Attac, Bernard Cassen, qui soutient que « *c'est bien autour du ver libéral qu'avait été imaginé le fruit européen* ». De même, les alternances politiques n'y changeraient rien. Pis, depuis Mitterrand jusqu'à la « gauche néolibérale » de Blair, les gouvernements de gauche auraient promu, ouvertement ou non, le néolibéralisme.

On comprend pourquoi, selon les auteurs, le néolibéralisme devient la grande « *raison du monde* ». Examinant la littérature du « management » et du « capital humain », le livre affirme que « *la stratégie néolibérale a consisté et consiste toujours à orienter systématiquement la conduite des individus comme s'ils étaient toujours et par-*

tout engagés dans des relations de transaction et de concurrence sur un marché ». Les normes de l'action publique en sont bouleversées : au prix d'une bureaucratisation croissante, l'audit, le contrôle et les incitations vident le sens des différents métiers, « *depuis les chercheurs jusqu'aux policiers en passant par les infirmières et les postiers* ».

Ce livre important aide à déchiffrer certaines évolutions. Sa systématisme impressionne : sous l'autorité de Foucault, il avance des thèses fortes et un modèle global d'interprétation. Mais cette qualité a parfois pour envers une certaine partialité dans la lecture des textes et dans l'analyse sociologique et politique. On peut regretter que l'interprétation de Foucault, qui suscite un engouement international, soit prolongée sans un vrai bilan critique. En outre, le livre ne scrute guère les limites et les résistances que rencontre le néolibéralisme.

Enfin, il n'explore pas assez un trait du néolibéralisme contemporain : son caractère vertigineusement inégalitaire. A cet égard, le livre ne permet pas de mesurer la distance entre les idées de certains inspirateurs du néolibéralisme et la réalité qui s'est imposée. Walter Lippmann lui-même, qui se réclamait encore en 1937 de son ami Keynes, jugeait qu'il fallait en finir avec les gros héritages, et que des taxes sur les successions ainsi qu'un impôt progressif devaient frapper les hauts revenus. Il soutenait, en citant Aristote, que de fortes inégalités étaient aussi un problème politique. Le néolibéralisme « réellement existant » n'aura pas exactement suivi ses préconisations... ■

Serge Audier

Marx et la nouvelle critique sociale

Si les mouvements sociaux des années 1960 puis l'effondrement du bloc soviétique ont réveillé la créativité marxiste, celle-ci est aussi plus académique, plus éclatée disciplinairement, et surtout moins populaire.

Bien qu'il soit presque inconnu en France, Moishe Postone occupe une place importante dans la nébuleuse internationale des marxismes contemporains. Publié aux Etats-Unis en 1993, *Temps, travail et domination sociale* constitue l'œuvre maîtresse de ce professeur d'histoire de l'université de Chicago. Il y propose une relecture générale de Marx « *à un niveau logique fondamental* » : il s'agit de comprendre avec les seuls concepts de valeur, travail et marchandise, la succession des trois âges du capitalisme : libéral, post-libéral (keynésien ou « *socialiste réel* ») et néolibéral.

L'auteur commence par une analyse dévastatrice du « *marxisme traditionnel* », qui critique le capitalisme « *du point de vue du travail* ». Le « *socialisme réellement existant* » et les communismes critiques auraient toujours défini la révolution comme libération des forces productives et donc de la créativité des travailleurs. Même en souhaitant l'appropriation étatique ou collective des moyens de production, ces politiques ont défendu le productivisme et n'ont ainsi affecté que le « *mode de distribution* » des produits, pas la relation capitaliste de travail.

Postone, lui, vise à construire « *une critique du travail sous le capitalisme* ». A partir d'une lecture fine des écrits de 1857-1858 comme foyer irradiant l'œuvre de Marx, il montre que l'idée d'un travail libéré des inégalités et de l'aliénation ne peut pas servir d'appui central à la critique sociale. Le travail comme objet d'échange marchand est une création historique du capitalisme : sous ce rapport de production, le travail que je fournis est mis en équivalence monétaire avec toute autre activité d'une nature différente.

Ainsi, comme le travail n'est pas l'essence de l'homme mais une institution historique, l'opposition au capitalisme ne saurait s'appuyer sur la classe des travailleurs, même redéfinie sociologiquement au fil des âges. Plus que la domination sociale d'une classe sur une autre, la relation de

Temps, travail et domination sociale
(Time, Labor, and Social Domination)
de Moishe Postone

Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Olivier Galtier et Luc Mercier, Fayard-Mille et une nuits, 616 p., 28 €.

travail produit en réalité une domination impersonnelle de l'abstraction sur l'expérience concrète et singulière. Cette logique profonde du capitalisme n'a pas changé de structure en plusieurs siècles : il n'y a pas selon Postone de spécificité historique du néolibéralisme.

Pour lui, le post-capitalisme passera par une nouvelle organisation sociale de la production « *fondée sur le fossé croissant entre les possibilités "techniques" engendrées par le capitalisme* », d'un côté, et leur usage exclusivement productiviste, de l'autre. En ce sens, ceux qu'on appelle les « décroissants » et les mouvements de chômeurs pourraient se réclamer de cette lecture de Marx. Une chose est certaine : la théorie parfois aride de Postone doit être mise à l'épreuve des formes de vie et de contestation actuelles. ■

Laurent Jeanpierre

De la passion en économie

Alors que, crise économique aidant, l'édifice théorique libéral semble à nouveau vaciller, deux livres nous invitent à en disséquer le cœur : la notion d'intérêt. Le premier est consacré à Gabriel Tarde, le second est signé Jon Elster.

La gloire de Gabriel Tarde (1843-1904) fut aussi grande de son vivant que l'oubli dans lequel sont tombés ses écrits depuis sa mort. Professeur au Collège de France, le théoricien prolifique des *Lois de l'imitation* fut souvent en butte aux disciplines académiques qui se constituaient autour de lui. De fait, la fascination avec laquelle il envisageait les tumultueux courants que forme la vie sociale, quand on l'entend comme relation entre des subjectivités, rebuta profondément la jeune sociologie durkheimienne. Aussi l'« *interpsychologie* » tardienne fut-elle reléguée aux oubliettes de l'université. Et le nom de Tarde ne fit plus que de rares apparitions dans les bagages de ses enfants prodiges, tels Gilles Deleuze ou Bruno Latour.

L'ouvrage que ce dernier vient de consacrer à son aîné, coécrit avec Vincent Lépinay, aborde avec brio le pan sans doute le moins connu de l'œuvre de Tarde, à

savoir les deux volumes de la *Psychologie économique*, parus en 1902. Pour saisir la portée de ce livre, nous disons les deux commentateurs, il faut s'imaginer un lecteur découvrant aujourd'hui les textes de Marx alors que ceux-ci n'auraient jamais été lus de personne. Car tout est comme neuf dans le texte de Tarde. Prenant l'exact contre-pied de la science économique qui naît à l'époque, Tarde voit dans la passion, plus que dans l'intérêt, le moteur du développement économique. Les « *eaux glacées du calcul égoïste* », selon la formule marxiste, s'en trouvent singulièrement réchauffées, emplies de tout « *l'orgueil de la vie* » qui fait tant défaut aux modèles de l'économie classique.

Motivations désintéressées

La « *persuasion* » et l'« *excitation* », la gloire, le désir ou les croyances seraient-elles donc les vraies « mains invisibles » d'une machine économique alimentée non par le calcul mais par les états d'âme, la conversation et les journaux ? L'hypothèse est d'autant plus séduisante qu'elle ne s'accompagne chez Tarde d'aucune nostalgie pour un monde perdu d'avant le calcul égoïste. Bien au contraire,

il s'agit pour lui de mesurer et de quantifier la passion pour en faire une science aussi précise que celle de l'intérêt. En d'autres termes d'imaginer, selon la belle formule de Latour et de Lépinay, une économie « *crue* » et pas celle, déjà cuite, que nous propose la théorie économique.

L'Economie, science des intérêts passionnés
Introduction à l'anthropologie économique de Gabriel Tarde
de Bruno Latour
et Vincent Antonin Lépinay

La Découverte, 134 p., 11 €.

Le Désintéressement. Traitée critique de l'homme économique
de Jon Elster

Seuil, « Les livres du nouveau monde », 380 p., 23 €.

Jon Elster, qui publie le premier volet d'un diptyque consacré à la critique de l'*Homo oeconomicus*, partage avec Tarde bien plus que les frondaisons du Collège de France, où il enseigne depuis 2006. Lui aussi, quoique dans un tout autre style, est amateur de sciences « *crues* ». Puisant tour à tour chez

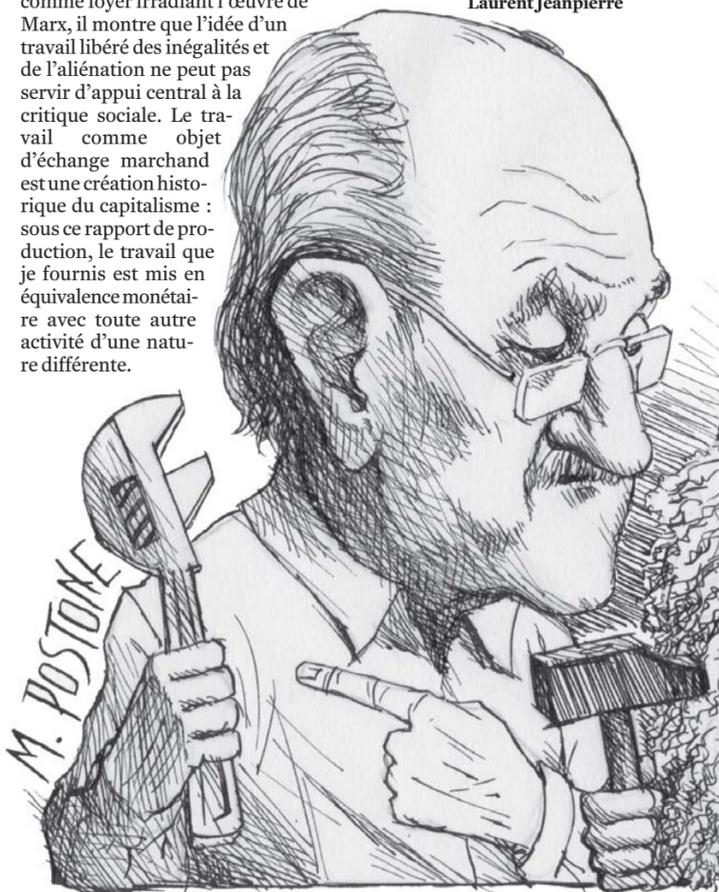
les moralistes et chez les économistes, il n'a de cesse de revenir sur le grand partage qui coupa l'intérêt de la morale dans la théorie économique. Au fil des « cas » analysés dans ce livre (au nombre desquels le comportement des kamikazes et celui de l'électeur), l'*Homo oeconomicus*, maximisateur et égoïste, ne se relève pas sans mal de la table rase sur laquelle l'opère le chirurgien du choix qu'est Jon Elster.

Comment comprendre alors que les motivations désintéressées continuent d'être moins souvent observées dans les modèles des économistes que dans la vie sociale ? Les deux livres proposent une réponse similaire. C'est que les économistes, depuis l'origine de leur science, n'aiment rien moins que d'être pris pour des imbéciles et des naïfs ! Or voir des passions et du désintéressement là où d'autres parlent d'intérêt, c'est à coup sûr prendre ce risque.

A lire ces deux livres, on ne peut que se réjouir de constater que, comme l'intérêt, cette peur ne règne peut-être pas sans partage. ■

Gilles Bastin

Signalons également la parution d'un essai signé Jean-Paul Marlier, Dans le poing du marché (Ed. Rue des Gestes, 160 p., 14 €).



Godin, bâtisseur utopiste et pragmatique

Avec ses villages-rues et ses paysages monotones, la Picardie n'a rien, a priori, d'une terre d'utopie. Et l'on imagine mal Thomas More y implanter sa cité idéale ou Etienne Cabet son Icarie. Erreur. Car c'est là, et plus exactement à Guise (Aisne), une petite ville située à mi-chemin entre Laon et Maubeuge, qu'un industriel hors du commun, Jean-Baptiste André Godin (1817-1888), a tenté il y a tout juste cent cinquante ans une expérience sans équivalent : appliquer, à l'échelle de son usine d'objets de fonte, les préceptes des penseurs socialistes de son temps. Et en particulier ceux de Charles Fourier (1772-1837), le fondateur de l'école sociétaire.

Depuis qu'en fut posée la première pierre, le 10 mai 1859, l'imposant ensemble architectural que constitue le Familistère de Guise – trois pavillons de brique rouge comprenant 350 logements au total, auxquels s'ajoutent des écoles, un théâtre, des jardins ouvriers, et même une piscine au plancher réglable en hauteur, le tout sur 4 hectares au bord de l'Oise – n'a cessé d'intriguer. Faut-il y voir la concrétisation la plus aboutie du « phalanstère » imagi-

né par Fourier ? Ne s'agit-il pas plutôt d'une réalisation fondamentalement paternaliste ? Voire, comme le pensait Zola, d'une vulgaire « caserne sociale » imposant à ses 1 500 habitants de vivre « dans un même moule » et de s'épier les uns les autres ?

Le Travail de l'utopie Godin et le familistère de Guise de Michel Lallement

Les Belles Lettres, « L'histoire de profil », 504 p., 29 €.

Professeur de sociologie du travail au Conservatoire national des arts et métiers, où sont conservées les archives de Godin, Michel Lallement se garde d'apporter une réponse univoque à ces questions qui divisent les historiens depuis un siècle. D'une érudition confondante, mais écrit d'une plume enlevée, *Le Travail de l'utopie* – qui inaugure de façon très prometteuse une nouvelle collection biographique aux Belles Lettres – présente en effet une image toute en nuances de l'aventure du Familistère.

D'abord en tordant quelques idées reçues sur le fouriérisme de Godin. Car si le fils de serrurier

devenu capitaine d'industrie puis maire, député et conseiller général, admirait sincèrement le philosophe bisontin, il en fut en réalité un « disciple hétérodoxe ». Peu convaincu par la théorie des passions de Fourier, critique lucide des premières expérimentations phalanstériennes (comme celle de Victor Considerant au Texas), Godin était avant tout un esprit éclectique, lecteur compulsif de Kant, féru de spiritisme, de magnétisme et de phrénologie, déiste et anticlérical à la fois, saint-simonien à ses heures, pacifiste viscéral, défenseur de la cause des femmes, partisan de l'association du capital et du travail, autrement dit d'une alternative au capitalisme classique plus que d'une rupture radicale avec les règles du marché. Un idéaliste fort peu doctrinaire, en somme, qui fut aussi un vrai pragmatique.

Le résultat fut-il à la hauteur des ambitions ? Le bilan est évidemment contrasté. C'est à l'usine que Godin eut le plus de mal à tenir ses promesses. De façon parfois un peu rébarbative, Michel Lallement retrace ainsi toutes

les procédures qui y furent

échauffées – sans grand succès – pour établir un système démocratique de promotion des talents. Moins « autogérée » que son directeur ne l'avait initialement souhaité, l'usine offrait toutefois des conditions de travail exceptionnelles pour l'époque : des salaires de 20 % supérieurs à ceux pratiqués alentour, des journées plus courtes de deux heures par rapport à la moyenne régionale, et surtout l'intéressement des ouvriers – qualifiés d'« associés » – aux bénéfices.

Hygiène et éducation

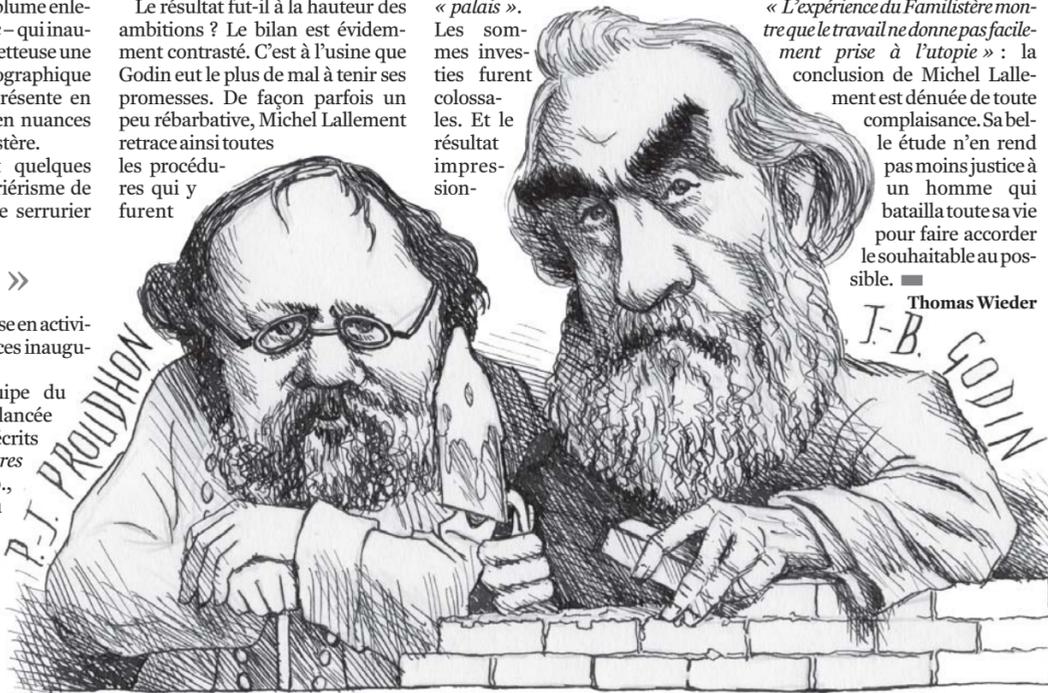
Au Familistère, en revanche, la réussite fut éclatante. Contemporain de la grande enquête de Louis-René Villermé sur la condition ouvrière (1840), passionné par les théories hygiénistes alors en vogue en Angleterre, Godin conçut pour ses ouvriers un véritable « palais ». Les sommes investies furent colossales. Et le résultat impression-

nant : des appartements vastes, clairs et aérés – l'un d'entre eux se visite encore aujourd'hui ; des fontaines alimentées en eau courante et des « trappes à balayures » – ancêtres de nos vide-ordures – à chaque étage ; sans oublier des cuisines collectives, une laverie communautaire, et une crèche ultramoderne.

Considérée, à l'instar du logement, comme un « équivalent de la richesse », l'éducation fut l'autre grand chantier de Godin, qui se passionna tellement pour le sujet qu'il rédigea même un mémoire de 57 pages sur les bancs les mieux adaptés au dos des écoliers... Sur ce plan aussi, le succès fut évident, comme l'attestent les taux de réussite exceptionnels des jeunes « familistériens » – intégrés, fait rarissime alors, dans des classes mixtes – au certificat d'études.

« L'expérience du Familistère montre que le travail ne donne pas facilement prise à l'utopie » : la conclusion de Michel Lallement est dénuée de toute complaisance. Sa belle étude n'en rend pas moins justice à un homme qui batailla toute sa vie pour faire accorder le souhaitable au possible. ■

Thomas Wieder



Du Familistère à « Utopia »

IRONIE de l'histoire, c'est en 1968, paradoxalement, que prit fin l'utopie autogestionnaire de Godin. Devenue cette année-là société anonyme, l'usine fut ensuite rachetée, tandis que les logements furent vendus à des particuliers.

Classé monument historique en 1991, géré depuis 2000 par un syndicat mixte, le Familistère – qui a accueilli 32 000 visiteurs en 2008 – fait aujourd'hui l'objet d'un vaste programme de valorisation, de 42 millions d'euros au total, baptisé « Utopia ». Celui-ci doit notamment conduire à la réouverture, cet été, de l'appartement occupé par

Godin, ainsi qu'à la remise en activité du théâtre de 450 places inauguré en 1870.

Parallèlement, l'équipe du syndicat mixte s'est lancée dans la réédition des écrits de Godin. Dix-neuf *Lettres du Familistère* (160 p., 19,50 €) ont ainsi paru en 2008, tandis que *Solutions sociales*, l'ouvrage le plus important de Godin, est attendu pour fin 2009. ■

T. W.

Renseignements : www.familistere.com

Proudhon, penseur anarcho-capitaliste ?

Maître de conférences à l'université Paris-I, Vincent Valentin publie une anthologie de textes signés Pierre-Joseph Proudhon (1809-1865), intitulée « Liberté, partout et toujours » (Les Belles Lettres, 368 p., 27 €). Entretien.

Cette anthologie de Proudhon paraît dans une collection baptisée « Bibliothèque de la liberté ». Le père de l'anarchisme y côtoie Benjamin Constant ou Friedrich A. Hayek. Peut-on vraiment présenter Proudhon comme un penseur « libéral » ?

Proudhon partage avec la pensée libérale une série de principes qui lui permettent d'organiser l'anarchie : la concurrence, la propriété privée, le contrat, le fédéralisme et, plus que tout, le refus de voir la société prise en charge par l'Etat. En même temps, il reste un socialiste, et ce qui le distingue des libéraux classiques, qu'il appelle « les économistes de l'école anglaise », c'est qu'il veut agir directement sur la situation des classes ouvrières, autrement que par les seules vertus du marché. Aux libéraux, il reproche de se satisfaire d'une répartition du capital qui est le résultat de siècles d'exploitation, et qui ne correspond à aucun principe de justice. C'est le sens de sa célèbre formule : « La propriété, c'est le vol ». Aux socialistes, il reproche de ne penser le progrès social que par les moyens liberticides de l'Etat.

Ainsi Proudhon élabore-t-il un socialisme sans Etat et un libéralisme pour les pauvres. D'un côté, il veut utiliser les moyens libéraux, à commencer par la propriété privée, pour émanciper la classe ouvrière. D'un autre côté, contre le libéralisme classique, il éprouve une méfiance totale à l'égard de la politique. Pour lui, la démocratie représentative est une façon perverse de renforcer le pouvoir de l'Etat.

A vous lire, l'autogestion telle que Proudhon la pense aurait plus d'un trait commun avec les conceptions de certains « liberta-

riens » ou « anarcho-capitalistes », comme par exemple Robert Nozick (1938-2002). Comment expliquer cette convergence ?

Les plus anarchistes des libéraux contemporains tentent eux aussi d'organiser la société sans Etat. Du coup, ils sont obligés de penser le versant positif de la liberté, et non plus seulement le versant négatif, comme l'essentiel du libéralisme classique. Une fois qu'on est délivré de la menace démocratique, c'est-à-dire de la domination de la majorité, alors il est possible d'imaginer un nouvel ordre social en rupture avec la tradition, qui permette d'envisager l'émancipation des plus pauvres, mais cette fois sur la base d'un contrat.

Dans cette perspective, autogestion et autorégulation se rejoignent. Dans les deux cas, la société civile s'organise de façon non hiérarchique : par la forme du contrat, on réintroduit de la politique, laquelle s'exprime, chez Proudhon, dans la commune et la fédération, et, chez les actuels anarcho-capitalistes, soit à travers le choix d'une agence de droit et de protection privée, soit par l'adhésion à une des communautés qui forment ce que Nozick nomme un « canevas d'utopie ».

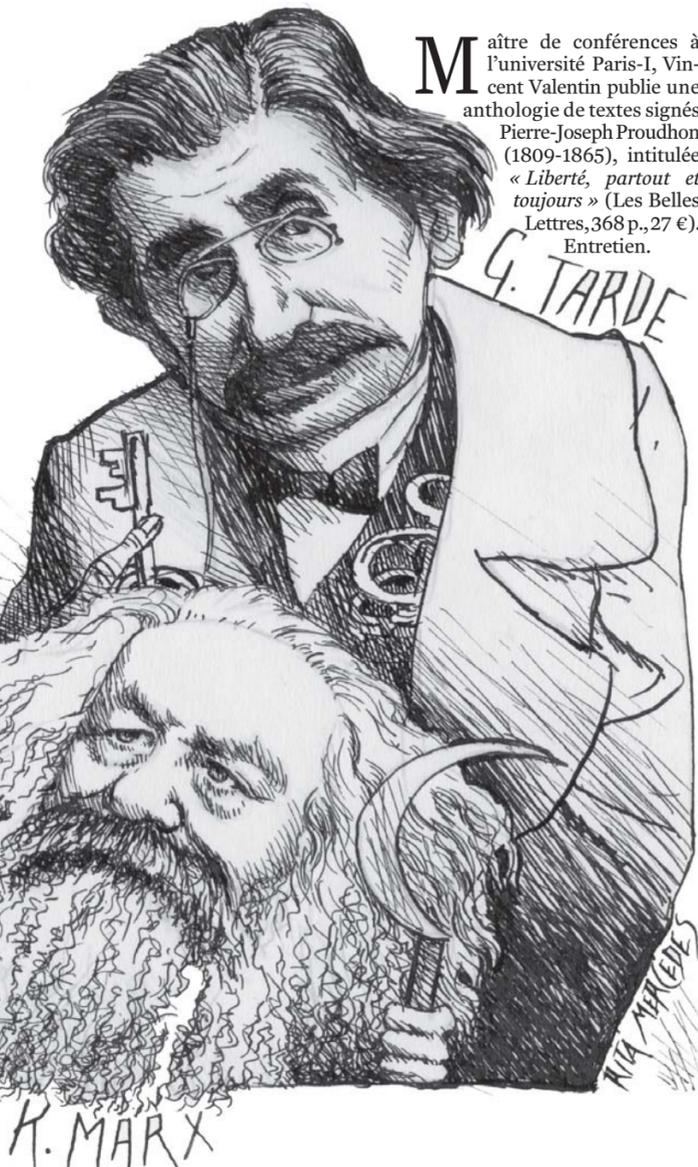
N'y a-t-il pas un paradoxe supplémentaire à lire Proudhon comme un théoricien « libéral », alors qu'il tenait par ailleurs, sur certains problèmes sociaux, et notamment sur la question de la famille ou des femmes, des positions très autoritaires ?

Proudhon incarne effectivement ce paradoxe : il est totalement libre et innovateur sur les plans économique et politique, et totalement soumis aux préjugés les plus écoulés

sur la question des femmes (ou, marginalement, des juifs). En effet, il considère que la femme est faite pour la soumission à l'homme, qu'elle trouve là son bonheur. On peut expliquer ce paradoxe par le fait que Proudhon voit dans la famille la cellule de base de l'anarchie, et qu'il veut la préserver d'une dissolution à laquelle pourrait conduire la de libération des mœurs. D'une façon générale, Proudhon entend bien libérer les hommes de la soumission à l'autorité de l'Etat davantage que des pesanteurs de la sphère privée. Cet ordre de priorité le rattache encore une fois au libéralisme. ■

Propos recueillis par Jean Birnbaum

Antoine Reverchon



Jacques Darcanges

Enchantements sur Rochecorail

Les Paradis perdus - Vol.1

ISBN : 2-913543-17-0 Prix TTC : 18 €

« Extraordinaire plongée dans le monde de l'enfance ». Jacques de Ricaumont (Le Figaro - 1^{re} édition)

« Un conteur-né, un écrivain comme il ne s'en fait plus ». Pierre Lance (L'Ère Nouvelle)

Philippe NERSOT

Mémoires d'A.

Illustrations de LY

ISBN : 2-913543-18-9 Prix TTC : 15 €

« Ma mère m'infligea la vie ». Châteaubriand (Mémoires d'Outre-Tombe)

Deux grands livres aux

Éditions de l'Orme

DISTRIBUTION POLLEN LITTÉRAL - ZI du Bois Imbert 85280 LA FERRIÈRE - Tél. : 02 51 98 33 34 Fax : 02 51 98 42 11 - contact@litteral-diffusion.com - www.litteral-diffusion.com

G.-A. Goldschmidt

« Je suis un enfant de Kafka et de Rousseau »

A l'occasion de la parution d'un essai consacré au langage, Georges-Arthur Goldschmidt, éminent traducteur de Peter Handke, commente le mouvement d'une langue à l'autre et le rapport entre la traduction et la création littéraire

Georges-Arthur Goldschmidt a 80 ans et l'œil d'un jeune homme. Dans une époque pessimiste et fatiguée, cette jeunesse a quelque chose d'intrigant et de réjouissant, sans doute parce qu'il a surmonté les pires épreuves du siècle dernier. « Je suis un resquilleur de destin, j'aurais pu devenir une savonnette ou un abat-jour. »

Car ce grand traducteur de l'allemand, qui publie un essai consacré à son expérience des langues, revient de loin, dans le temps et l'espace. Quand il vous raconte l'un de ses plus anciens souvenirs, on est immédiatement pris par un mélange d'effroi et de vertige. Ce fils d'une famille juive allemande convertie au protestantisme depuis deux générations, évoque le Führer tel qu'il a pu le voir en 1935 à Hambourg : « Avec mes boucles blondes et mes yeux bleus, j'avais l'air d'un enfant aryen : pour se faire bien voir, un SS qui se trouvait devant moi m'a hissé sur ses épaules : Hitler, en apercevant cet enfant blond comme les blés, m'a adressé un signe. »

Une telle image est le point de départ d'une vie désormais menacée de ne plus être. La fuite est inévitable, mais elle implique la séparation familiale et l'arrachement à la langue maternelle. Il racontera dans son autobiographie (*La Traversée des fleuves*, Seuil, 1999) cette

fugue épique en Italie, puis en Haute-Savoie où il put être caché dans un pensionnat. Cependant, sa faute lui est incompréhensible. Une absurdité dans le sillage de Kafka, mais pourtant bien réelle : « Je n'avais rien commis envers quelqu'un d'autre et j'étais pourtant coupable. Telle était la suffocation initiale contre laquelle on ne pouvait que s'enfoncer le poing dans la bouche et hurler son désespoir. L'enfance, en effet, ne fut que hurlement, fureur, déchirement et hâte », raconte-t-il dans *Le Poing dans la bouche* (Verdier, 2004).

« Itler caca »

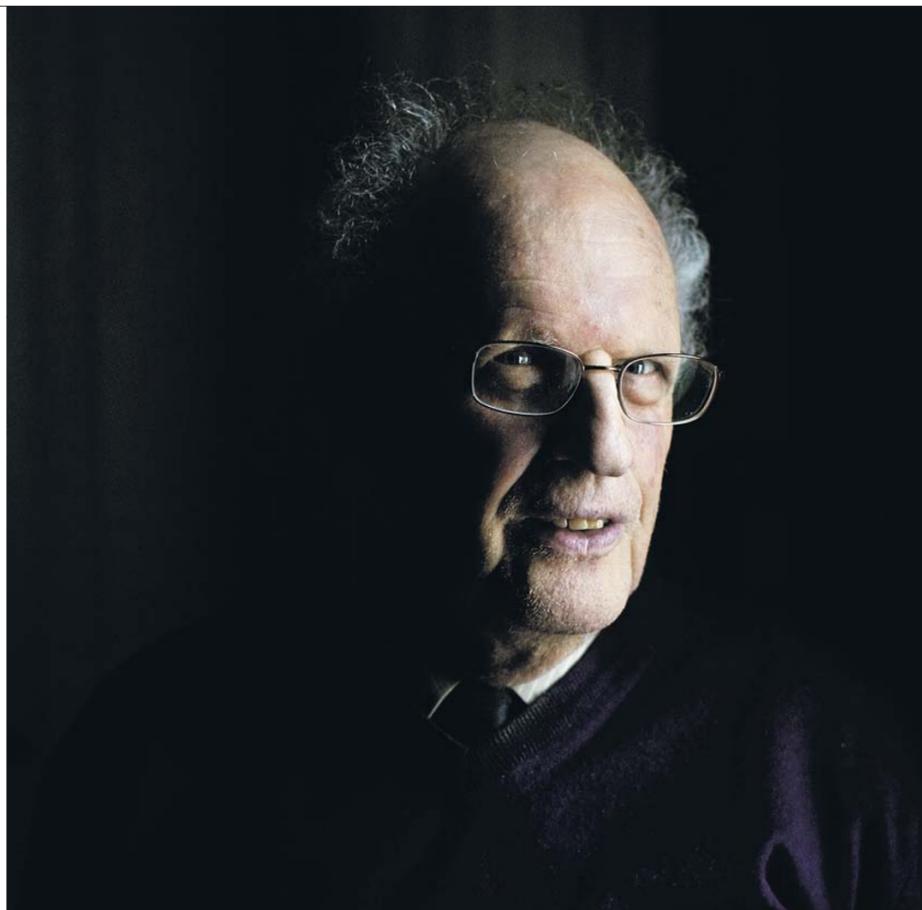
Il faut imaginer un enfant dont la langue allemande a fondé l'identité. A partir de l'ignominie des lois de Nuremberg qui, en septembre 1935, privent les juifs de la citoyenneté allemande, sa langue maternelle est celle de l'exclusion. Arrachement au pays, déchirement de l'origine, voilà le poids qui tombe dans la vie d'un enfant et qui aurait pu le contraindre au silence, définitivement. Dans ses récits, il reviendra sur ce traumatisme en décrivant l'expérience de la déposition de soi par le langage, et insistera maintes fois sur sa perversion par le crime. Désormais, l'allemand est une langue domestiquée par le nazisme, corrompue par la LTI, la « langue du III^e Reich » (*Lingua Tertii Imperii*), qui peu à peu change le sens des mots et en impose l'usage à l'ensemble des

citoyens. Etre interdit de parole, coupable de son innocence, voilà un drame qui peut fêler une âme à tout jamais si la vie n'ouvre pas un passage pour se retrouver et avoir à nouveau une place dans ce monde.

C'est en effet la découverte du français qui rend possible cette renaissance et son salut. Cette langue « de rivière et de ponts », qu'il décrit avec ferveur et reconnaissance est celle de l'accueil. A partir du 18 mars 1939, lorsqu'il arrive à la gare de Chambéry et qu'il entend un cheminot lui dire « itler caca », sa complicité avec le français est immédiate : « Il n'y avait pas de "h" aspiré et on n'y aimait pas Hitler. »

Malgré une enfance solitaire, coupé des siens et jamais à l'abri d'une rafle nazie, l'enfant puise sa vitalité dans l'apprentissage de cette langue nouvelle. Elle lui restitue un regard, une légitimité. Très vite, la langue est comprise, maîtrisée. Comme il le dit joliment : « On n'apprend pas une langue, on tombe dedans. » Par-delà la communication que le français lui garantit, c'est aussi la sensualité qu'il découvre à travers lui. Sans doute un nouveau mode d'être. Pour Georges-Arthur Goldschmidt, le français est une langue beaucoup plus apte à décrire l'infini des formes du vivant que l'allemand qui ne donne le sens qu'« à pleines mains », tandis que le français sait recueillir avec une infinité de mots rares toute la variété du réel.

Et que lit-on, en 1940, dans une



STÉPHANE LAVOUË/MYOP POUR « LE MONDE »

pension française ? « A l'époque, tout était interdit après la mort de Chateaubriand. » A travers Saint-Simon, La Bruyère, Bossuet..., il découvre que le français est une langue d'une subversion incroyable. « Lorsque je préparais mon bac dans cet internat cinglé, il y avait Rousseau au programme. La directrice m'avait sorti Les Confessions dont elle avait épinglé les pages interdites ! Un jeune homme comme moi complètement paumé dans la montagne qui lit en cachette qu'on vous tape sur le cul et que cela vous fait jouir, c'était le monde renversé ! Une audace dont on ne se rend plus compte aujourd'hui ! »

« Je crois à la divinité de l'autre »

Le français devient pour lui la langue de la naturalisation en 1949. La langue du refuge et de la « bienfaisante insolence ». Mais c'est aussi la langue qui lui permet de restituer à l'allemand son innocence, comme un écran qui mettrait la peur à distance. Grâce au français, il peut envisager de se souvenir. C'est pour lui la seule langue apte à décrire une enfance allemande,

« apte aussi à sauter par-dessus l'abîme que l'histoire a creusé au sein de la langue maternelle ».

S'il devient français, il ne cesse cependant de revisiter l'allemand – « Je suis un enfant de Kafka et de Rousseau ». Ce va-et-vient entre deux langues fait partie d'un véritable projet de vie et d'une aventure littéraire. L'œuvre témoigne de cette double appartenance qui n'a cessé de l'habiter, questionnant sans cesse l'identité de ces langues, passant avec aisance et passion de l'une à l'autre. Cependant, malgré la maîtrise, leur point de convergence reste toujours hors d'atteinte : « D'où vient-il que le même individu soit capable de dire les choses dans les deux langues et bien incapable de les relier l'une à l'autre ? Prenons une image. Je suis dans le métro. A côté de moi, il y a quelqu'un, je ne connais pas son histoire. Je ne crois pas en Dieu, mais je crois cependant à la divinité de l'autre. L'insondable mystère de celui qui est à côté de vous. C'est comme avec les langues : elles se bordent, se touchent, mais gardent toujours leur quant-à-soi. »

Son travail colossal de traducteur, il l'évoque avec malice et simplicité, car il a pu choisir les textes qui lui semblaient essentiels. « Je suis une poule de luxe de la traduction ! » Il aura traduit 25 livres de Peter Handke, traduit aussi Nietzsche, Kafka, Georg Büchner, ainsi que des chefs-d'œuvre méconnus de la littérature romantique allemande, dont l'admirable *L'Homme sans postérité*, d'Adalbert Stifter.

Rares sont les œuvres qui ont pu trouver un tel point d'équilibre entre les autres et soi-même. Etre dans l'effacement et l'humilité qu'exige la traduction, chercher aussi sa voix intime dans sa propre création littéraire. Quand on interroge G.-A.G. (c'est ainsi qu'il signe facieusement ses courriers) sur une volonté d'œuvre, il confie ses doutes : « Vous savez, toute cette autobiographie est plutôt narcissique, obscure. » Cette nonchalance, légèrement feinte, lui permet peut-être de mettre de la lumière sur les choses sans être trop ébloui par elles. ■

Amaury da Cunha

(1) *L'Insu de Babel*, CNRS éditions, sortie le 12 février.

L'écrivain, les corbeaux et les « pop-corns »

lettre de lausanne

Dimanche 8 février, les Suisses ont clairement voté (59,6 %) pour le maintien de la libre circulation des travailleurs entre l'Union européenne et la Confédération, acceptant également que le dispositif soit étendu aux Roumains et aux Bulgares, nouvellement entrés dans l'UE. Dans les semaines qui ont précédé le vote, l'UDC a mené une campagne violente. Ce parti de droite a notamment signé des affiches qui montraient des corbeaux noirs en train de dévorer la Suisse, avec la mention « Ouvrir la porte aux abus ? Non. »

Lorsqu'il a vu ces affiches, Marius Daniel Popescu, écrivain d'origine roumaine installé en Suisse depuis dix-neuf ans, a bondi. Avec l'aide d'un autre Roumain vivant à Lausanne, l'artiste Radu Zero, il a réalisé une vidéo qu'il a ensuite diffusée sur le site Internet Youtube. Dans ce court film de moins de cinq minutes, intitulé *Les Corbeaux et le parti des Pop-corns*, Marius Daniel Popescu, grimé en corbeau, joue le rôle d'un chef d'Etat roumain faisant une déclaration officielle au « parti des Pop-

corns suisses », l'exhortant avec humour à faire la paix avec les corbeaux roumains qui apporteront « le sel et le sucre ».

Marius Daniel Popescu surprend par cette utilisation de la vidéo comme moyen d'expression. Pourquoi n'a-t-il pas pris la parole de façon plus traditionnelle pour un écrivain, par une lettre ouverte dans les pages d'un quotidien, par exemple ? « Les journaux ne m'auraient pas donné autant de liberté, explique-t-il. Lorsqu'on veut faire publier quelque chose, ils imposent un nombre de signes, demandent que cela entre dans leur ligne éditoriale. Et de plus je constate que ce film a suscité de l'intérêt, justement parce que l'on se moque, que l'on utilise un langage différent de celui employé par les journaux. »

« Il faut qu'on se moque »

Car c'est bien de langage qu'il s'agit. Marius Daniel Popescu est avant tout un écrivain. Il est l'auteur de poèmes en roumain. Son premier roman écrit directement en français, *La Symphonie du loup*, a été publié à l'automne 2007 chez l'éditeur parisien José

Corti, et a reçu le prix Wepler. Chaque mot du clip vidéo a été pesé. Ce n'est pas un hasard s'il a choisi l'humour et l'ironie pour parler de ce sujet. « Beaucoup de Suisses qui rejettent l'UDC me disent qu'ils ont du mal à convaincre ceux que le discours xénophobe tente, continue Marius Daniel Popescu. Je crois qu'il faut adopter une autre logique, il faut qu'on se moque. Si on commence à appeler l'UDC « le parti des pop-corns », ce sera une nouvelle manière de les contrer. » Mais pourquoi, justement, avoir surnommé ainsi le parti de Christoph Blocher ? Il rit : « Parce que les pop-corns ont tous le même goût et la même couleur. Ils font boum-boum dans leur poêle, voilà tout. Et ils sont destinés à une consommation banale. »

Il ne s'est pas trouvé d'autres romanciers pour suivre Marius Daniel Popescu dans son combat, ce qui ne l'étonne pas : « Ici, les écrivains ne prennent pas position dans le débat politique, ils s'expriment peu. Souvent, ils considèrent que ce n'est pas la peine. Cela dit, peut-être leurs avis ne sont-ils pas recherchés par les médias. » La presse n'a d'ailleurs que très peu relayé l'action de Marius Daniel Popescu. L'UDC a perdu la bataille de ces dernières « votations », mais l'auteur de *La Symphonie du loup* affirme rester vigilant. « Je suis très attentif, confie-t-il. Je me demande ce qu'ils vont inventer, quels animaux ils vont mettre en scène. Je sais

qu'ils vont continuer. » Il prévoit de sous-titrer son film en langue allemande pour le diffuser du côté germanophone de la Suisse. Et n'oublie pas non plus ses projets d'écriture. Actuellement, il travaille sur un texte qui sera une suite de son premier roman. On y retrouvera le personnage principal, Roumain exilé à Lausanne qui exerce le métier de colleur d'affiches et qui, justement, découvrira les corbeaux noirs dévoreurs de Suisse, placardés par l'UDC. « La littérature politique constitue un champ énorme », se réjouit Marius Daniel Popescu. Et si l'UDC était sorti vainqueur des dernières votations ? L'écrivain n'hésite pas : « Je me serais impliqué davantage. J'ai l'expérience roumaine, j'ai vécu là-bas jusqu'à l'âge de vingt-sept ans, j'étais actif sous la dictature. Oui, pas de doute, j'aurais encore plus pris parti. » ■

Sylvie Tanette

Après *Les Disparus*
MEILLEUR LIVRE DE L'ANNÉE 2008
PRIX MEDICIS ÉTRANGER

Daniel Mendelsohn
Le chef-d'œuvre intime

« Des pages éblouissantes d'intelligence »
Joseph Macé-Scaron, *Marianne*

« Un livre composite, brillant, attachant...
car Mendelsohn est un conteur hors pair »
Jean-Claude Perrier, *Livres Hebdo*

« Yourcenar, Cavaïy et Proust ont trouvé leur héritier »
Vincent Jaury, *Transfuge*

Flammarion

ÉCRIVAINS

Les Éditions Baudeaire

publient de nouveaux auteurs

Pour vos envois de manuscrits :
Service ML - 11 cours Vitton
69452 Lyon Cedex 06
Tél : 04 37 43 61 75
<http://www.editions-baudelaire.com>